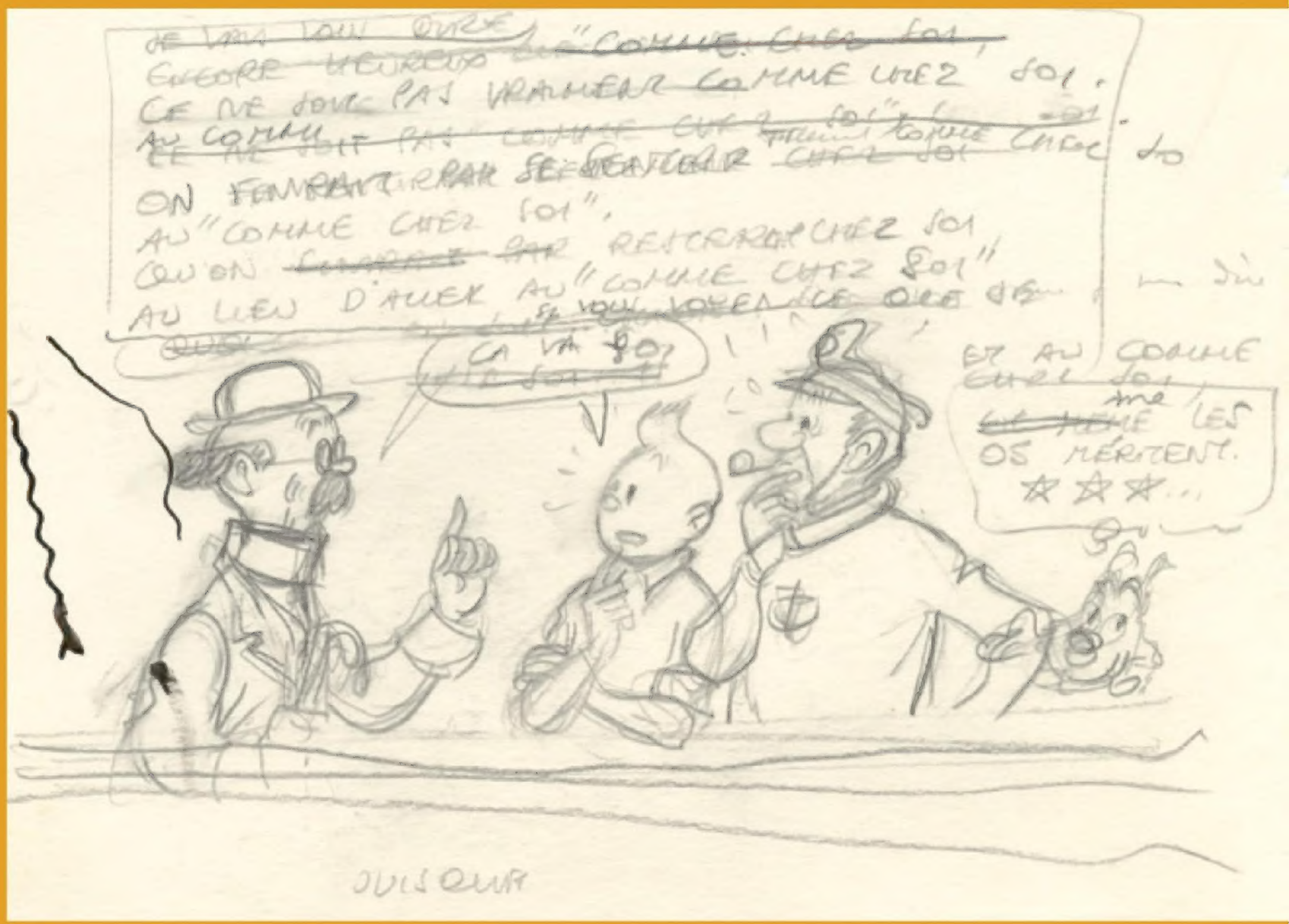
⑧ HERGÉ



STUDIOS HERGÉ

Hergé.

SOMMAIRE

4

Bienvenue au XXIe siècle… avec Tintin ! éditorial

6

Ces dessinateurs qu'Hergé admirait… évocation

24

Le musée Hergé vu du ciel actualité

26

Tintin et les Chemins de fer belges : toujours sur les mêmes rails ! événement

38

Il n'y a pas un Moulinsart, mais trois ! clin d'œil

50

En tête d'affiche à Cheverny actualité

52

Tintin au cinéma avant-première

53

Le pacifisme en Belgique : les années Tintin dossier

68

Plaies, bosses et traumas au pays de Tintin insolite

82

Cela s'est passé au Musée Hergé actualité

90

L'imparable logique de Tryphon Tournesol insolite

Prochain numéro :

Le 10 janvier 2011 – Hergé et Geo McManus – Paul Cuvelier et Franquin.

BIENVENUE AU XXIE SIÈCLE… AVEC TINTIN !

Dès sa création, le 10 janvier 1929, Tintin a vécu avec son temps.

Il vit le jour dans *Le Petit Vingtième*, supplément pour la jeunesse du quotidien bruxellois *Le Vingtième Siècle*. À l'aube des années 1930, ce genre d'encart remportait tous les suffrages. C'était l'Ipad de ces temps lointains.

Quand, le 26 septembre 1946, parut le premier numéro du journal *Tintin*, la presse hebdomadaire pour les jeunes était le lieu «où ça se passait». On imagine mal aujourd'hui les files d'écoliers, agglutinés autour des kiosques, patientant chez les marchands de journaux pour découvrir les nouvelles péripéties du *Temple du Soleil*…

«Tout passe, tout lasse», dit la sagesse populaire. Et les «illustrés» devinrent des magazines de BD, confrontés à la multiplication des loisirs [cinéma, télévision, premiers jeux vidéo…], dans un monde où les teenagers [futurs ados] représentaient un potentiel économique, un marché exponentiel.

Hergé fut parmi les premiers à lancer son Tintin dans le monde de l'audiovisuel. Il fit les beaux jours des salles de cinéma avec des dessins animés et deux films avec acteurs, qui conservent leur fraîcheur et une belle naïveté, tellement absente dans l'offre cinématographique actuelle.

Tintin à la télévision; Tintin en cassettes vidéo, puis en DVD, en Blu-Ray à présent, et bientôt héros d'une œuvre de Spielberg et Jackson : toujours à la pointe de la nouveauté, le « petit reporter » !

Quel personnage peut se vanter de susciter encore autant d'enthousiasme, autant de respect et, parfois, de polémiques – plus de 80 ans après sa création, 34 ans après la parution de sa dernière aventure et près de 30 ans après la disparition de son père spirituel ?

Outre ses qualités intrinsèques, sur lesquelles nous ne reviendrons pas, c'est très certainement grâce au dynamisme des équipes vouées à faire vivre l'univers d'Hergé.

À l'heure où l'information se généralise et gagne des frontières jamais atteintes, il fallait faire entrer votre *Hergé magazine* dans le XXI^e^ siècle.

Peut-on dire que nous tournons une page ? Non, car nous avons voulu conserver un contenu solide. Oui, car le support est neuf.

Mais le plaisir reste entier : « tournez les pages » de ce nouveau magazine, foisonnant d'informations inédites, de documents rares et de photos : votre *Hergé magazine* est bien resté fidèle à lui-même !

Alain De Kuyssche & Marcel Wilmet

CES DESSINATEURS QU'HERGÉ ADMIRAIT...

Ceux qui l'ont influencé, ceux qu'il a côtoyés : Hergé savait trouver les mots pour parler des artistes dont il appréciait le talent. Dans cette nouvelle série, nous vous invitons à mieux faire connaissance avec les auteurs favoris d'Hergé.

BENJAMIN RABIER, L'HOMME QUI FAISAIT RIRE LES ANIMAUX

À tout seigneur, tout honneur : Benjamin Rabier [La Roche-sur-Yon, 30 décembre 1864 – Faverolles, 10 octobre 1939] porte la réputation de l'illustrateur « qui savait faire rire les animaux ».

Le grand public le découvre tous les jours – sans le savoir ! C'est à lui que l'on doit la célèbre, rigolote et rigolarde *Vache qui rit*, issue en 1921 des fromageries Léon Bel. L'emblème des premiers fromages français est bien de la plume de celui qui raconta les rocambolesques aventures du canard Gédéon. L'ineffable ruminant vit le jour en 1923-24.

Comme c'est souvent le cas, la « marque de fabrique » Rabier naquit pratiquement à l'insu de son créateur. Ce grand portraitiste des animaux détestait tout ce qui ressemblait à une vache, un chat, un canard, un chien ou tout autre représentant de la gent animale !

Le « sourire » animal est le résultat d'une erreur de dessin. Un coup du destin, comme dira le dessinateur dans son autobiographie.

Tout en travaillant pour le magazine *Pêle-Mêle*, il s'aperçoit qu'il introduit de plus en plus d'animaux dans ses dessins. Influence de son ami et mentor, Emmanuel Poiré, mieux connu sous son pseudonyme de Caran d'Ache ? C'est possible, mais en cette fin de XIX^{ème} siècle, la mode est aux caricatures de personnages célèbres, transformés en animaux, trahissant leur personnalité profonde…

UN DESSINATEUR ANIMALIER QUI N'AIME PAS LES ANIMAUX !

Comble d'ironie, Benjamin Rabier n'a jamais supporté la compagnie des animaux ! Autour de lui, pas de chat, nul chien, pas le moindre oiseau.

Toujours est-il que le jeune dessinateur commet un jour une bévue : il prolonge le trait indiquant la grimace d'un chien. Dans la bousculade du bouclage du numéro, « l'erreur » lui échappe et le dessin paraît tel quel. Surprise : les lecteurs voient un sourire dans cette mimique, et le font savoir au responsable du magazine.

Le verdict tombe très vite. Les chiens qui rient plaisent ? Dorénavant Rabier dessinera des animaux souriants.

LA SAGA D'UN FONCTIONNAIRE

Rabier s'est révélé très tôt un dessinateur de talent. Il n'a pas éprouvé trop de mal à se faire publier par la revue satirique *Le Gil Blas illustré*, qui accueillit son premier dessin de presse, le 21 février 1892.

Le jeune homme avait 27 ans. Pour gagner sa vie, il est « peseur auxiliaire », c'est-à-dire fonctionnaire municipal, aux Halles de Paris. Travail nocturne, qui lui permet, afin d'arrondir ses fins de mois, de contrôler, l'après-midi et le soir, les tickets au Nouveau Cirque, situé au 251, rue Saint-Honoré.

Il s'en fait renvoyer après avoir refusé l'entrée gratuite à un journaliste ! Heureux caractère, il n'en voudra ni à la presse ni aux gens du cirque, avec lesquels il a développé une vraie complicité. Témoin, cette réplique qu'il met dans le bec de Gédéon, le canard : « Ma place est au milieu des artistes, des vrais, des purs comme le sont tes camarades du Cirque ».

Il a pris le temps d'observer les animaux et la ménagerie du cirque, sorte de petite société multiculturelle où naissent des rapports sociaux, très proches de ceux d'une société humaine.

Benjamin Rabier restera fonctionnaire jusqu'à sa retraite anticipée, en 1909, tout en alimentant journaux et éditeurs de ses dessins. Sa signature apparaît dans *Le Rire*, *L'Assiette au Beurre*, *Pêle-mêle*, *Le Journal amusant*, *Le Bon Vivant*, *Fantasio*, *En Famille*…

Son premier album est publié en 1895 : *Un Mauvais Garnement*. Ce n'est pas de la bande dessinée à proprement parler. Aux images contenant des phylactères, Rabier préférera toujours l'illustration de textes, dont il est l'auteur lorsqu'il ne fait pas appel à des amis ou à des plumes célèbres.

En 1906 paraissent les *Fables* de la Fontaine rehaussées d'illustrations par Benjamin Rabier. Le livre connaîtra d'innombrables rééditions, dont l'une sera préfacée par Hergé.

LE PREMIER TINTIN ?

C'est de 1898 que date *Tintin-Lutin* [édition originale : Félix Juven]. Imaginée et versifiée par Fred Isly [le rédacteur en chef de *Pêle-Mêle*], l'histoire met en scène un insupportable gamin que l'auteur présente ainsi :

Ça ! c'est Tintin, oui, c'est Tintin-Lutin,
De son vrai nom il s'appelle Martin,
Mais sa maman lui donna ce surnom;
Car c'était un véritable démon,
Un diablotin remuant et peu sage;
Du reste, ça se lit sur son visage.

Il ne pensait qu'à jouer de bons tours.
Son papa le punissait tous les jours,
Mais cela ne servait jamais à rien,
Tintin recommençait le lendemain.

Physiquement ce Martin/Tintin-Lutin [Simon, pour le nom de famille] est petit, râblé. Quand ils ne sont pas cachés par un béret à pompon, ses cheveux roux s'assemblent en une houppe au sommet du crâne. Tout vêtu de noir, il porte des pantalons courts, dont le bas est serré à hauteur des mollets – des pantalons de golf, en quelque sorte.

Dans les années 1970, alors que la bande dessinée devenait sujet d'études, certains amateurs ne manquèrent pas d'opérer le rapprochement entre Tintin-Lutin et Tintin.

Benjamin Rabier l'avait fait lui-même. Pendant des vacances à Faverolles, il découvrit les tribulations d'un certain Tintin en plein cœur de l'Union soviétique. Aux planches 125 et 126 de l'album, certains animaux hilares [un âne, une biquette, trois oies et un lapin] semblent sortis des aventures de Gédéon, qui paraissent depuis 1923.

Et à la deuxième bande de la planche 126, une vache apparaît comme une copie conforme de… La Vache qui rit !

UN EMPRUNT INVOLONTAIRE, MAIS ASSUMÉ

Si on parcourt les 73 pages de *Tintin-Lutin*, il ne faut guère de temps pour s'apercevoir que le vilain garnement et le reporter du *Petit Vingtième* n'appartiennent ni à une même famille, ni à un univers semblable.

Tintin-Lutin multiplie les farces méchantes, qui n'ont rien à voir avec l'humour développé par Hergé, et il exerce ses néfastes talents dans le cadre de la ferme et de la campagne environnante. Pas d'aventures lointaines, pas de don de soi, aucune compassion pour les victimes.

Et dans les quelques planches éparses, réalisées à des fins publicitaires, Tintin-Lutin, devenu Tintin, a perdu sa houppe et ses cheveux ont viré au noir!

Rappelons qu'à ses débuts, Tintin [par Hergé] ne portait pas de houppe: il en héritera à la page 9 de *Tintin au pays des Soviets*, au cours d'une audacieuse cascade.*

*Les planches 9 et 126 de *Tintin au pays des Soviets* sont exposées au Musée Hergé, à Louvain-la-Neuve.

Questionné par Numa Sadoul à propos d'un possible « emprunt » à Benjamin Rabier, Hergé déclara: « Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup admiré Benjamin Rabier. Et j'avais un tel souvenir de ses dessins que j'ai dû y penser, en effet, en dessinant mes animaux. Ça se remarque indéniablement! Mais c'est la seule fois, je crois, que je lui ai fait des emprunts. »

Quant à Tintin-Lutin: « Là, je plaide non coupable! » affirmait Hergé à un journaliste du magazine belge *Télémoustique*. « C'est l'éditeur Casterman qui m'a offert un exemplaire de cet album, au début des années 1970. Je ne l'avais jamais vu auparavant, et je vous avouerai que j'ai toujours affectionné les redoublements de syllabes, comme Totor, Tintin, Popol et d'autres. »

D. K.

CE QU'EN DISAIT HERGÉ

« J'ai été immédiatement conquis, car ces dessins étaient très simples mais robustes, frais, joyeux et d'une lisibilité parfaite. C'étaient des aplats de couleurs sans aucun dégradé, des couleurs franches et lumineuses nettement délimitées par un trait énergique et ferme. […] C'est à coup sûr de cette rencontre que date mon goût pour un dessin clair et simple, un dessin qui soit compris instantanément. C'est avant toute chose cette lisibilité que je n'ai cessé de rechercher moi-même ».

CE QUE VOUS NE SAVIEZ [PEUT-ÊTRE] PAS SUR BENJAMIN RABIER

Si l'histoire a retenu de Benjamin Rabier ses dessins animaliers et, plus particulièrement, sa Vache qui rit, on lui doit aussi des affiches, notamment pour les films du comique français, Max Linder, vedette du cinéma muet.

On sait moins que le père de la série *Gédéon* [16 titres parus] a aussi écrit pour le théâtre. Dès 1910, il fait représenter *Le Château des Loufoques*, suivi par une quinzaine d'autres productions, dont *Le Loustic* [1912], *La Belle Cigarière* [monté au Moulin-Rouge, en 1913], *Benjamin* [une opérette qui date de 1923], *Le Gigolo surmené*, produit la même année [1929] qu'un spectacle destiné au Théâtre du Petit-Monde, *Gédéon dans la Lune*, consacrant ainsi le passage du livre au théâtre par le célèbre canard.

Rabier fut aussi actif dans le dessin animé, en créant le chien Flambeau. Il travailla avec Émile Cohl, un des fondateurs [français !] du dessin animé américain.

WILLY VANDERSTEEN, LE BRUEGEL DE LA BD – REVU ET CORRIGÉ PAR HERGÉ!

«Exactement: Vandersteen, c'est Bruegel, tout à fait!...» Cette réflexion, exprimée par Hergé au début des années 1970, au cours d'un des célèbres «entretiens» de Numa Sadoul, est reprise dans le livre de ce dernier, *Tintin et moi*. Hergé y exprime ainsi son admiration pour le créateur de Bob et Bobette, avec qui il travailla jadis au journal *Tintin*. Mais à l'époque, lorsqu'il fut confronté pour la première fois aux réalisations de Vandersteen, le maître de la Ligne Claire fut bien moins enthousiaste dans son propos.

C'est en 1948 que Karel Van Milleghem, alors responsable de l'édition néerlandaise du journal *Tintin* [*Kuifje*], mit les deux talentueux dessinateurs-conteurs en contact. Dans le but d'augmenter les ventes de sa revue, ce rédacteur en chef futé — c'est lui qui imagina le slogan «pour les jeunes de 7 à 77 ans»! — proposa à Hergé de recruter Willy Vandersteen dont les personnages de Suske et Wiske [Bob et Bobette] connaissaient un succès grandissant en Flandre depuis la fin de la guerre.

Directeur artistique du journal *Tintin*, Hergé comprit l'intérêt commercial de l'opération, mais n'était pas convaincu par le style et l'approche de Vandersteen. En 1990, ce dernier rapporta à ce propos: «Hergé trouvait que je ne prenais pas mon public au sérieux; un Lambique qui tombe du second étage sans dégâts... ou une bombe qui explose dans sa main et dont ne résultent que des habits en lambeaux: cela il ne l'a jamais compris!»

«TYPIQUEMENT FLAMAND»

Vandersteen rejoignit finalement l'équipe de *Kuifje*; mais non sans heurt. Comme les personnages Bob et Bobette devaient aussi paraître dans la version française, le directeur artistique posa ses conditions. Et Willy Vandersteen de déclarer en 1973: «La première histoire que je présentai fut carrément refusée par Hergé. Il considérait ma forme d'humour et ma fantaisie comme une moquerie envers le public. De plus, c'était typiquement flamand disait-il, c'est-à-dire mal léché, rustique et populacier.»

Pourquoi ce noble seigneur suit-il avec tant d'intérêt les péripéties de cette rixe ?

oir p. 14)

© collection privée

Mais comme Vandersteen vouait une admiration sans bornes à Hergé et à son personnage de Tintin, il accepta les critiques du maître et… adapta ses dessins. En 1984 le dessinateur anversois décrivait cette expérience en ces termes : « J'étais trop caricatural et de fait, je n'avais pas encore de style. Hergé trouvait que Jérôme était un monstre; Sidonie une caricature et les cheveux de Bobette trop ordinaires; un enfant avec une telle coiffure ne pouvait qu'être une gamine de la rue. Or, le public d'Hergé était, lui, issu de la bonne bourgeoisie.

Hergé m'expliqua alors comment procéder. Et de mesurer, par exemple, le rapport entre la longueur de la tête de Lambique et celle de son corps. Et de remettre constamment l'ouvrage sur le métier. […] *In fine*, Jérôme et Sidonie passèrent à la trappe mais Lambique, Bob et Bobette furent conservés. C'est alors que j'ai commencé à dessiner cette dernière avec des bouclettes et un ruban dans les cheveux : du coup elle devint mignonne ! »

Nous aurions volontiers aimé assister à ces scènes : Hergé et Vandersteen, penchés sur la planche à dessin, l'un expliquant comment l'autre devrait dessiner, ou plutôt, comment il allait devoir crayonner s'il désirait rejoindre *Tintin*. Et l'Anversois, sans doute frustré par tant de remarques désobligeantes, mais qui en voulait, apprenait sur le tas, désirait être accepté ! Bien qu'il dût faire fi de sa spontanéité et dompter sa bouillonnante énergie, Vandersteen jaugeait les recommandations d'Hergé à leur juste valeur.

Il travailla avec ardeur chez *Tintin* de 1948 à 1957 où, au fil du temps, ses réalisations progressèrent, tandis que se développait son style propre. Hergé le força à appréhender son travail de façon plus sérieuse et surtout, à se documenter à fond avant de coucher quelque chose sur le papier. C'est exactement ce que Tchang enseigna à Hergé en 1934, lorsque celui-ci entama son premier chef-d'œuvre : *Le Lotus bleu*…

LA SÉRIE BLEUE

Au fil des ans, la confrontation Hergé-Vandersteen allait également forger quelques exceptionnels chefs-d'œuvre de la bande dessinée belgo-française. Dans les hebdomadaires *Tintin* et *Kuifje*, Vandersteen publia pas moins de huit histoires de Bob et Bobette : *Le Fantôme espagnol* [1948], *La Clef de bronze* [1950], *Le Casque tartare* [1951], *Le Trésor de Beersel* [1952], *Le Gladiateur-mystère* [1953], *Les Martiens sont là* [1955], *Les Masques blancs* [1956] et *La Cavale d'or* [1958].

Un ensemble connu sous le nom de « série bleue », par opposition aux « albums rouges » édités ailleurs et qui rassemblaient les bandes quotidiennes paraissant dans la presse flamande.

Dans *Tintin*, il publia également deux très belles histoires de Thyl Ulenspiegel : *La Révolte des Gueux* en 1951 et *Fort-Amsterdam* en 1953.

Citons aussi la série humoristique *Les Mésaventures de Monsieur Lambique*, et, surtout, son petit prince personnel, *Son Altesse Riri*, entre 1953 et 1957.

Pour qui douterait encore de l'importance que revêtit pour son œuvre, la présence de Vandersteen au sein de l'équipe de *Tintin*, il suffit de comparer les premières pages de l'album *Le Fantôme espagnol* avec les exceptionnelles exécutions ultérieures d'Ulenspiegel ou des caprices du prince Riri.

Il est désormais notoire que Vandersteen s'était excessivement bien documenté pour sa « série bleue ». À l'instar d'Hergé, il se rendait souvent sur place pour faire des croquis et prendre des photos, destinés aux [futurs] décors de ses histoires. En outre, les dessins de *Son Altesse Riri* sont léchés dans le plus pur style de la Ligne Claire.

© collection privée

Assurément le maître bruxellois pouvait être fier de son élève flamand ! Même si celui-ci ne dessina jamais de façon tout à fait « réaliste ». En dépit de ses efforts et de son abondante documentation, la fantaisie prenait toujours le dessus. Chassez le naturel, il revient au galop !

UNE 9E INACHEVÉE

En 1959, après avoir fait un tour du monde et réfléchi à l'évolution de sa carrière professionnelle, Willy Vandersteen quitta *Tintin-Kuifje*.

D'une part, son éditeur flamand, Standaard, le harcelait de plus en plus. En plus de *Suske en Wiske* [*Bob et Bobette*], le dessinateur publiait de nombreuses autres séries, tant humoristiques que réalistes. Vandersteen disposait certes de collaborateurs, mais c'était à lui de prendre toutes sortes d'options et diriger une équipe de plus en plus importante.

En outre, le journal *Tintin* n'était plus ce qu'il avait été : de nouveaux dessinateurs ayant été recrutés, la concurrence s'accrut ! Vandersteen déclara en 1973 : « Au journal *De Standaard* j'étais un petit empereur, mais chez *Tintin* j'étais perdu dans la masse et devais faire la file comme tout le monde. » Il mit cependant une neuvième et ultime aventure « bleue » en chantier : « *Le Sonomètre* ». Mais après avoir esquissé trois pages, il jeta l'éponge, clôturant ainsi un exceptionnel chapitre de sa vie.

… ET S'IL ÉTAIT RESTÉ CHEZ TINTIN ?

Entre 1947 et 1990 Willy Vandersteen et son Studio produisirent des milliers d'albums : quantité d'aventures de Bob et Bobette, Bessy, Jérôme, Robert et Bertrand, Le chevalier rouge, Les Gueux, Pats et bien d'autres encore. Il décéda en 1990, à l'âge de… 77 ans [!].

Mais Bob, Bobette et ses autres enfants spirituels lui survécurent. Déjà en 1979 il déclarait : « Hergé disait : si je meurs, Tintin disparaîtra aussi. […] C'était son point de vue, le mien est différent. […] J'ai monté le Studio dans un but précis… celui de perdurer. »

Son admiration sans bornes pour Hergé ne faiblit jamais, ce qui ne l'empêcha pourtant pas de prendre un autre cap. À l'automne de sa vie, il déclara être fort satisfait des choix faits dans sa carrière professionnelle et n'avoir ni regrets ni remords, malgré les critiques subies. Si ce n'est peut-être : « …qu'[il] aurai[t] dû rester plus longtemps chez *Tintin* », comme il avoua un jour !

Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SEPTIEME ANNEE
1 OCTOBRE 1952

TINTIN

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

40

Le TRÉSOR de BEERSEL

Une mystérieuse main flottante défend à nos amis l'entrée du château de Beersel...

© collection privée

Nul plus que Vandersteen n'a mérité le titre de « Bruegel de la B.D. », comme Hergé l'a affirmé : l'Anversois n'avait pas son pareil pour rendre l'ambiance bruegélienne dans ses histoires et surtout il possédait cet esprit tout à la fois fin et rusé, rebelle et malicieux qui caractérisait également Bruegel l'Ancien. Celui-là même qui reçut le surnom de « Pierre le drôle » [Peer den Drol] parce qu'il intégrait toujours un élément cocasse dans ses toiles!

Tout comme cet éternel gueux qui jadis, œuvra chez *Tintin*…

Marcel Wilmet

CE QU'EN DISAIT HERGÉ

« Willy Vandersteen apportait toute la truculence breughélienne au journal *Tintin*. Il s'imposa très vite comme une des figures les plus pittoresques du magazine. Lors de nos dîners annuels, il était celui sur lequel on pouvait toujours compter pour raconter la « bonne dernière » ! Mais au bout de quelques années, il décida de suivre un autre chemin, sur lequel il a brillé à sa manière. » [cité dans *Télémoustique*, janvier 1976].

RAYMOND MACHEROT, L'HOMME QUI POÉTISAIT LES ANIMAUX

Chlorophylle, le lérot qui mène une héroïque résistance contre les Rats Noirs, emmenés par Anthracite, déboula dans les pages du journal *Tintin*, le 14 avril 1954. L'arrivée de Raymond Macherot, l'auteur de cette saga animalière, dans le magazine des Éditions du Lombard, n'est pas due au hasard. Et Hergé y est pour quelque chose…

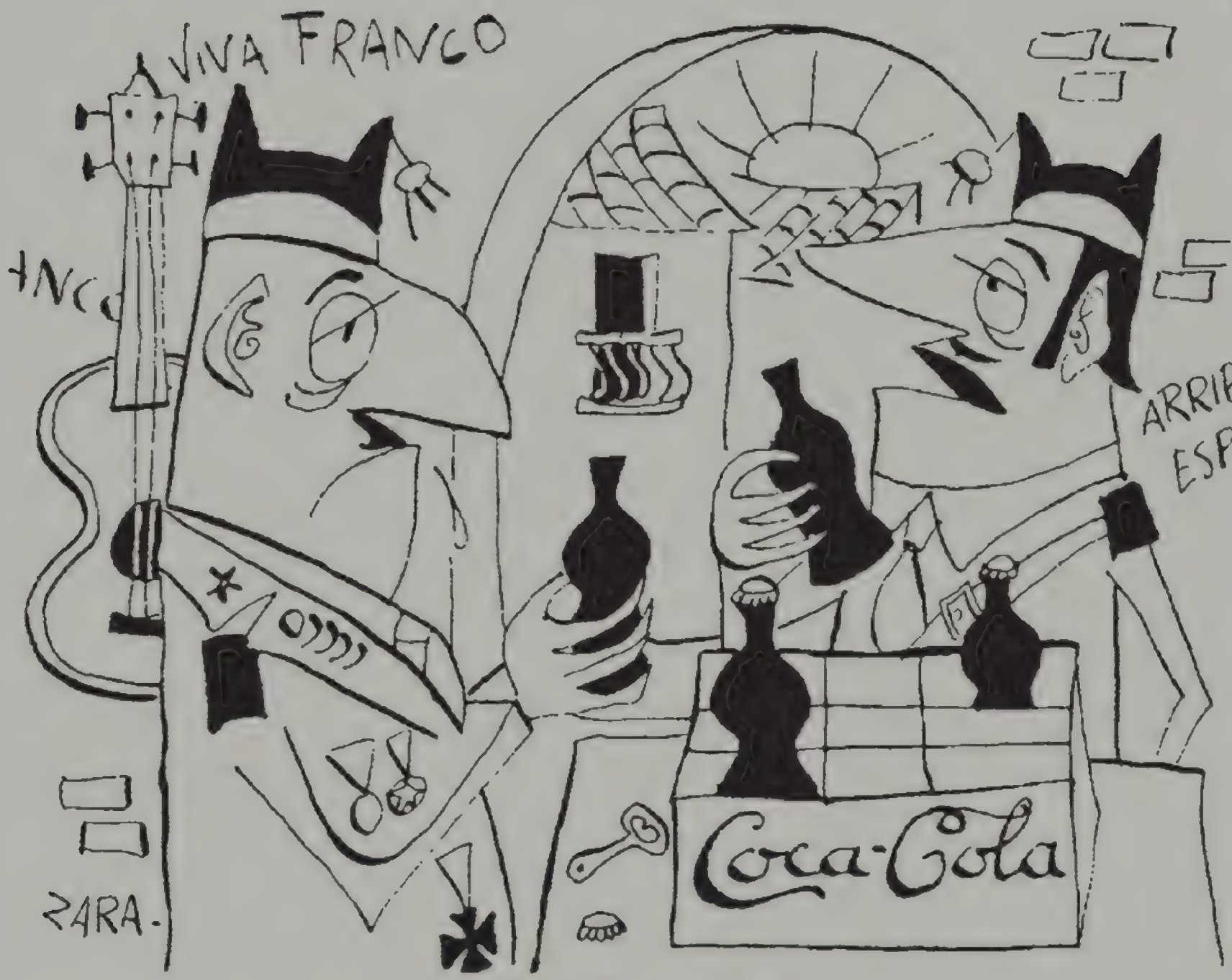
Des animaux, Hergé disait qu'il les aimait beaucoup. « Et justement, ajoutait-il, j'ai du remords d'en avoir fait tuer ou souffrir un trop grand nombre dans *Tintin au Congo*… Comment ai-je pu me montrer d'une cruauté aussi effroyable ? Je n'ai pas fini de le regretter, comme autant de mauvaises actions que j'aurais commises !… »

Il se reconnaissait des affinités avec Charles Monroe Schultz, le créateur des Peanuts et de Snoopy – ce que l'on ignore trop souvent. Il n'a pu qu'être séduit par le petit monde animalier qui lui fut proposé à la rédaction du journal *Tintin*.

L'auteur se manifesta sous les traits d'un gros nounours moustachu [!], avare de paroles, mêlant humour anglais et humour noir. Sans prévenir et d'un moment à l'autre, il passait de la bonne humeur à la mélancolie – et il passa de nombreuses périodes de dépression profonde tout au long de sa vie qui s'acheva le 26 septembre 2008.

ET PAN !

Raymond Macherot est né à Verviers [Belgique], le 30 mars 1924. Il rêvait d'une carrière maritime et… la guerre la lui offrit. Dans la cohue de l'invasion de la Belgique, en mai 1940, le jeune Raymond se retrouva en Angleterre.



Ah, ce petit vin du Rhin !....

Il en ramena des souvenirs qu'il traduisit dans une de ses futures bandes dessinées, *Colonel Clifton* [1959]. Sa vie de marinier lui inspirera les aventures du Père la Houle [1956].

À la Libération, il retourne dans sa ville natale, bien décidé à y devenir un reporter. Le quotidien local est le très catholique *Courrier*. Tout en couvrant la rubrique des chiens écrasés, il fournit une caricature quotidienne qu'il signe REM. Cela devient son occupation principale.

En 1948, il envoya quelques dessins à l'hebdomadaire satirique bruxellois *PAN*, qui avait été créé en 1945 par Léo Campion, humoriste belgo-français, et les fantaisistes Jean-Léo [Léopold-Jean Rostagni] et Marcel Antoine, qu'Hergé avait connu avant la Seconde Guerre mondiale.

Son nouveau directeur, le comte du Monceau de Bergendal souhaitait agrandir son équipe et il accueillit Raymond Macherot avec empressement, tant les dessins de Zara [le nouveau pseudonyme du Verviétois] se révélaient percutants, justes, féroces à l'occasion. Cette collaboration s'étendit de 1948 à 1955.

Un des contributeurs au journal *PAN* s'appelait Baudouin van den Branden de Reeth, en qui les fidèles d'Hergé reconnaîtront son secrétaire particulier. Il fut le premier à parler de Macherot au directeur artistique du journal *Tintin*, Hergé! Nous étions en 1952.

LES AMIS DE MES AMIS...

Ce n'est pas par une série animalière que Raymond Macherot fit ses premières armes dans *Tintin*. On lui confia d'abord l'illustration de rubriques, de courriers des lecteurs, de contes et d'autres rédactionnels.

Il s'essaya au dessin réaliste: une histoire complète en 5 pages, *Le Véritable monde perdu* [18 février 1953] en témoigne. Un des premiers projets d'histoire à suivre qu'il présenta fut le scénario du *Chevalier Blanc*, dont le dessin fut finalement attribué à Fred et Liliane Funcken.

Néanmoins, un récit animalier en 5 pages, *Mission Chèvrefeuille* [12 août 1953 – 8 jours après le début de *La Marque jaune*, de Jacobs – sacrée brochette de talents!], se révélera tellement probant que Macherot préparera aussitôt *Chlorophylle contre les rats noirs*, qui sera publié à partir du 14 avril 1954.

En 1964, Macherot quittera le journal *Tintin*, abandonnant son Chlorophylle et son Clifton à d'autres, qui ne parvinrent jamais à retrouver l'humour, la fantaisie et l'humanité du créateur de ces séries.

Au journal *Spirou*, il s'essaya sans succès à une série d'humour macabre, *Chaminou et le Khrompire* [mot wallon qui désigne les pommes de terre], avant de revenir à une sorte de décalque, en plus grinçant, de Chlorophylle : Sibylline, seule de ses séries qui fut reprise avec bonheur par André Taymans.

Il y eut aussi Pantoufle [1966] et Mirliton [1970], ainsi que le co-scénario [avec André Franquin et Yvan Delporte] de la série *Isabelle*. Raymond Macherot abandonna la bande dessinée au milieu des années quatre-vingt pour se consacrer à une autre de ses passions : l'aquarelle et la peinture. Le document que nous publions montre sa passion du coloriage.

CE QU'EN DISAIT HERGÉ

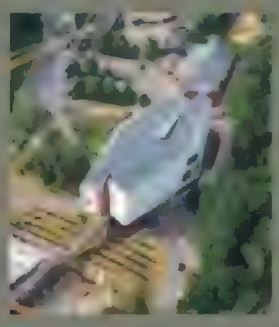
À propos de *Popol et Virginie au Pays des Lapinos*, Hergé avouait à Numa Sadoul : « […] j'ai essayé de mettre en scène des animaux, et j'ai vu rapidement que cela ne me menait nulle part. J'en suis donc revenu à des personnages humains. […] Macherot, lui, au contraire, est resté fidèle à ses merveilleux petits animaux. Mais Macherot, c'est Macherot ! »

Ce n'est pas le seul témoignage d'admiration que lança Hergé à l'égard de Macherot : « […] voilà un grand créateur, et plein de sensibilité, plein de scrupules aussi. »

« Macherot est l'égal de Walt Disney dans l'art de camper des caractères à travers des animaux. »

LE MUSÉE HERGÉ VU DU CIEL

La Terre vue du ciel; les villes, vues du ciel; les mers, vues du même endroit... Que de panoramas agréables à l'œil! Il n'y manquait qu'un musée, vu du ciel. C'est chose faite, et ces quelques instantanés, qui datent du 7 juin 2010, vous font découvrir l'œuvre de l'architecte Christian de Portzamparc sous un angle que vous ne soupçonniez pas. La conclusion va de soi: vu du ciel, le Musée Hergé est tout aussi impressionnant que vu de la Terre!



TINTIN ET LES CHEMINS DE FER BELGES: TOUJOURS SUR LES MÊMES RAILS!

À l'occasion des 175 ans des Chemins de fer belges, le Musée Hergé organise, en collaboration avec la SNCB-Holding, une exposition consacrée à la place du train dans l'œuvre d'Hergé [voir détails pratiques en fin d'article]. L'occasion pour les lecteurs d'*Hergé magazine* de découvrir une trentaine de dessins oubliés!

Dès la première case de *Tintin au pays des Soviets*, Tintin et Milou embarquent dans un train en partance pour Berlin. À l'issue de péripéties sans nombre, une foule en délire attend son héros à la gare du Nord, à Bruxelles. À l'entame de *Tintin au Congo*, le train emmène le jeune reporter de Bruxelles à Anvers. Dans sa première aventure d'après-guerre, *Les 7 Boules de cristal*, c'est encore dans un train de la SNCB que Tintin se rend à Moulinsart.

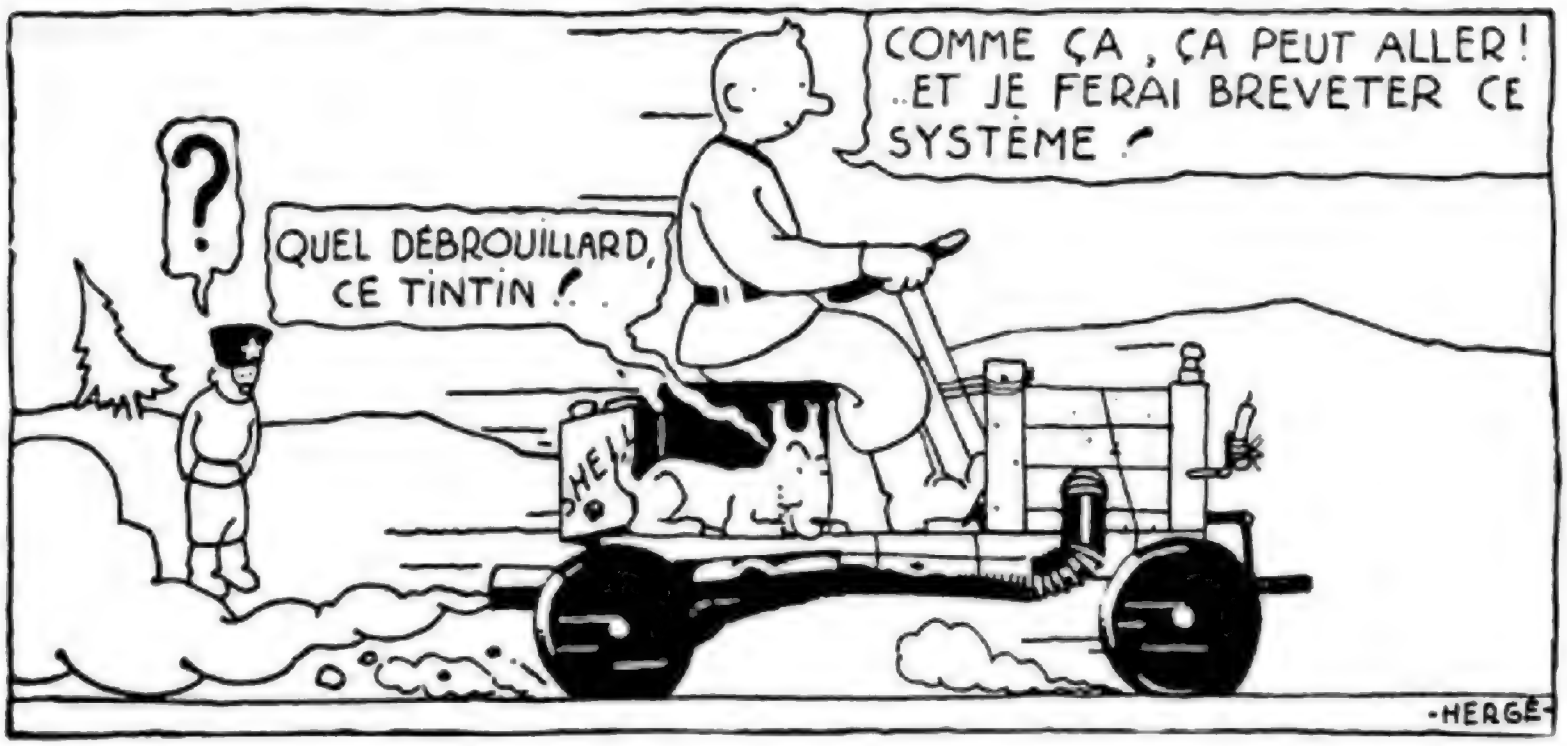
Une gare, comme il en existait des dizaines à l'époque des *7 Boules de cristal* [26 septembre 1946]. Mais celle-ci est unique en son genre: il s'agit de Moulinsart!

Dès le 10 janvier 1929, les aventures de Tintin démarrent sous l'auspice des chemins de fer !

Entre Hergé et le train, il n'est pas exagéré de dire qu'il existait une histoire d'amour. Le père de Tintin illustra même des brochures pour la SNCB. Il fit arriver saint Nicolas en gare du Luxembourg… où aujourd'hui, les voyageurs peuvent admirer un agrandissement de cette publicité mémorable, parue dans la presse de l'époque.

Cette histoire d'amour entre Hergé et le train méritait bien qu'on lui consacre une exposition. À cette occasion, des maquettes de trains, des archives et des objets ferroviaires issus de la collection des Chemins de fer belges dialoguent avec les dessins du créateur de Tintin, attestant ainsi de l'impressionnant travail de documentaliste qui sous-tend toute l'œuvre d'Hergé.

Plus que jamais, « Tintin » rime avec « train » !



La célèbre draisine, telle qu'on pourra en découvrir un exemplaire au Musée Hergé

HERGÉ, SNCB, TINTIN : UNE VRAIE COMPLICITÉ

Nous sommes en avril 1930. L'aventure de *Tintin au pays des Soviets* arrive à sa conclusion dans les pages du *Petit Vingtième*.

Le 10 janvier 1929, Tintin et Milou avaient embarqué dans le train, en direction de Berlin; plus d'un an après, ils reviennent par le train. On les voit passer Liège, Tirlemont et Louvain avant de gagner le terminus bruxellois, à la gare du Nord.

Les rocambolesques péripéties du «journaliste au *Petit Vingtième*» ont enthousiasmé les jeunes lecteurs… et leurs papas, qui ont fait exploser les ventes du quotidien catholique *Le Vingtième Siècle*, dont *Le petit Vingtième* était le supplément hebdomadaire. Face à ce succès, il n'est pas rare de voir l'imagination des lecteurs s'enflammer et accorder une existence «réelle» à des personnages d'encre et de papier.

Cela fait réfléchir Charles Lesne, journaliste au *Vingtième Siècle*. En 1928, il a suivi le périple du jeune scout danois, Palle Huld [15 ans – l'âge de Tintin], envoyé autour du monde par le quotidien de Copenhague, *Politiken*. Les exploits de Palle Huld ont défrayé la chronique des pays européens et américains; ils font l'objet d'un livre de souvenirs, publié en français par Hachette [1928].

UNE IDÉE VENUE DU DANEMARK

Des dépêches sont tombées sur le téléscripteur du *Vingtième Siècle*. Charles Lesne y a découvert le retour triomphal de Palle Huld à la gare de Copenhague, acclamé par une foule de jeunes lecteurs enthousiastes.

Il se fait qu'avec ses pantalons de golf, sa casquette vissée sur le crâne d'où émerge une mèche de cheveux roux, Palle Huld présente plusieurs points communs avec Tintin, qu'il a partiellement inspiré.

Ces joyeuses entrées sont très prisées dans ce monde qui change et s'américanise vaille que vaille. Lointaines réminiscences des triomphes d'empereurs romains, les *ticket parades* enflamment les rues de New York [on en aura des évocations tant dans *Tintin en Amérique* que dans la série *Jo, Zette et Jocko*]. 1920 et 1930 sont des décennies de conquérants des temps modernes. Avant ceux de Palle Huld et de Tintin, l'accueil de Charles Lindbergh à Paris, le 21 mai 1927, a marqué les esprits, tant au travers des photos de presse que par les actualités cinématographiques.

Grâce aux administrateurs catholiques, familiers de l'abbé Wallez, directeur du *Vingtième Siècle*, Lesne prend contact avec les responsables des Chemins de fer belges. Le but ? Mettre en scène un « retour de Tintin » du pays des Soviets. Une véritable opération marketing, comme on dirait un demi-siècle plus tard ! Elle se révèle un succès retentissant : plus de mille jeunes ont rejoint la place Rogier, à Bruxelles, qui fait face à la façade de l'ancienne gare du Nord. Nous sommes le 8 mai 1930.

Pour boucler le budget d'impression du premier album *Tintin*, l'abbé Wallez fit appel à la générosité de ses ouailles… nanties. Dans le premier tirage de *Tintin au pays des Soviets* apparaissent leurs noms : Renaux, Meyers et la chocolaterie Kwatta.

UN MONDE SUR LES RAILS

Au cours des années 1930, le chemin de fer a le vent en poupe, pourrait-on dire. Il se démocratise, conquiert de nouveaux espaces et de nouveaux publics. Les gares sont de véritables monuments d'art urbain, les trains, des palaces sur rails !

Il ne subit pas encore la concurrence de l'automobile, qui reste largement inaccessible pour le citoyen lambda.

Le train est vedette de cinéma. Pas de western sans un convoi d'une *railroad company* quelconque. Des crimes sont commis à bord des wagons de l'Orient-Express, renouvelant judicieusement le genre de l'énigme en chambre close. Le « sleeping », où se pavane une certaine Madone, fait rêver, comme aujourd'hui, une voiture de grande marque.

Roman, cinéma, récits de voyageurs montent à bord du train. Il ne manque que la bande dessinée. Tintin viendra combler ce vide. En Belgique, Hergé sera le promoteur de ce mariage; Charles Lesne en restera comme l'initiateur.

Le 8 mai 1930, un scout monte à bord d'un train à Louvain, en compagnie d'Hergé, de Charles Lesne et… d'un chien. Le jeune Lucien Pepermans revêt un costume traditionnel de moujik. Il se laisse copieusement recouvrir les cheveux d'une couche de gomina Argentina, qui présente l'avantage de fixer la célèbre houppe de Tintin.

Un peu plus d'un an après, le 9 juillet 1931, nouveau retour de Tintin et Milou, débarquant du Congo, cette fois. Le « reporter au *Petit Vingtième* » a les traits d'Henri Dendoncker. Trois mille fans se pressent et escortent « Tintin » de la gare du Nord jusqu'aux bureaux du *Vingtième Siècle*, boulevard Bischoffsheim.

LA PLAQUETTE « CHEMINS DE FER » ET L'ATELIER HERGÉ

Les responsables de la compagnie des chemins de fer sont ravis. Le chef de la gare du Nord a rendu un rapport plus que positif. Les proches de l'abbé Wallez, siégeant au conseil d'administration des chemins de fer, lui font savoir leur contentement.

Tintin est bien le… véhicule idéal de la promotion des trains. Instruits par les succès des opérations « Soviets » et « Congo » en gare du Nord, les responsables de la Société Nationale des Chemins de Fer Belges se tourneront tout naturellement vers Hergé pour réaliser une plaquette publicitaire, comportant 34 illustrations.

Oui, entre Tintin et le train, on peut parler d'une histoire d'amour. Qui ne faiblira pas. Il fera la connaissance de Tchang en suivant les rails d'une ligne chinoise. Il traversera la Grande-Bretagne et l'Écosse en train. Il affrontera les Andes par les voies ferrées. Dès la création du journal *Tintin*, le 26 septembre 1946, ses lecteurs le retrouveront à bord de l'omnibus qui dessert la gare de Moulinsart. À Genève, Tintin affrontera le monde des espions aux abords de la gare de Cornavin.

La plaquette, qui fait l'objet du fac-simil en annexe, entre-t-elle dans les activités de l'Atelier Hergé, créé le 3 janvier 1934 ? Oui, sauf que l'Atelier est mis en liquidation, à la fin du mois de juillet 1935 ! Le père spirituel de Tintin est de moins en moins disponible pour la publicité – ses activités principales concernent l'illustration et, avant tout, le récit dessiné.

Depuis le 1er octobre 1931, Charles Lesne a rejoint le staff éditorial et commercial de Casterman. Rien n'indique qu'il ait joué un rôle dans la préparation de l'opuscule « chemins de fer » : les liens directs entre Hergé et la désormais SNCB sont solides. Mais ils le sont d'autant plus que Lesne a convaincu Casterman de reprendre l'édition en albums des *Aventures de Tintin* [c'est chose faite depuis 1934].

UN ALBUM AU CHOCOLAT ?

Un ultime rebondissement marque la fin de *Tintin au pays des Soviets*. Le 1er mai 1930 paraît la planche 136, comportant un « Fin » inscrit au bas de la page. Mais entre-temps, l'idée d'un accueil de Tintin en gare du Nord a été approuvée par Hergé et les responsables du *Vingtième Siècle*.

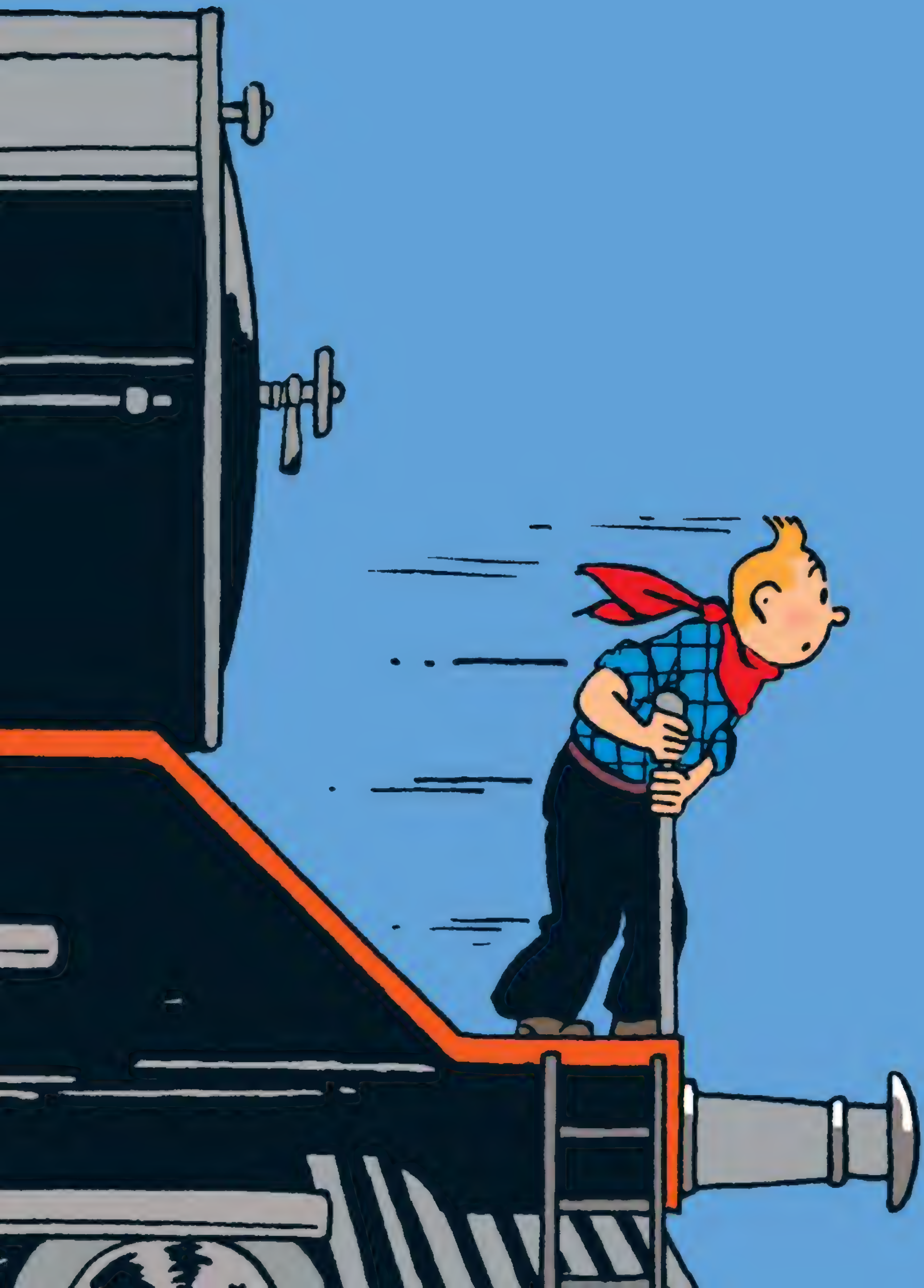
Deux pages [137 et 138] paraissent le 8 mai, sorte de reportage de la « joyeuse entrée » de Tintin, retour de Moscou. L'abbé Wallez pense plus loin : il caresse l'idée de rassembler en un recueil toutes les pages parues en feuilleton dans *Le Petit Vingtième*. Ce sera le premier album « Tintin », publié par les « Éditions du *Petit Vingtième* », créées pour la circonstance.

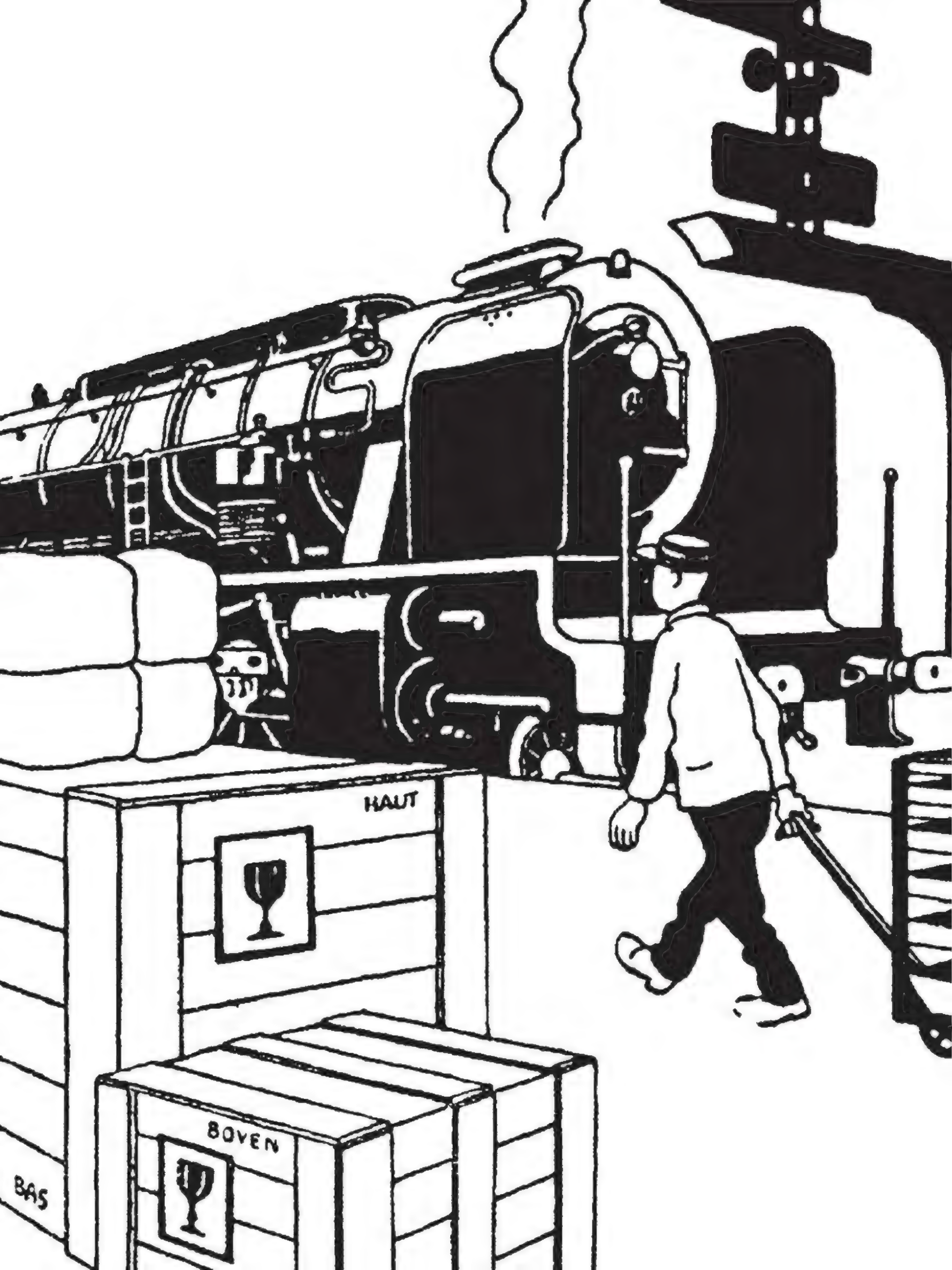
Les lecteurs pourront l'acquérir par souscription. La somme demandée par avance n'est pas vraiment modique, et les commandes tardent. Le bon abbé cherche à intéresser des fidèles, des paroissiens, ses ouailles – généreux, de préférence.

Et il les trouve ! Les chocolatiers Renaux-Meyers, fondateurs de la marque Kwatta, répondent présent et permettent de boucler le budget pour payer l'imprimeur. En guise de remerciement, Hergé mentionnera les prodigues donateurs, dont les noms apparaissent sur un panneau, accroché à un réverbère, au premier plan de la dernière vignette [planche 138]. Cette pub complaisante disparaîtra dans les éditions ultérieures, et notamment lorsque l'album paraîtra en France.

Quel meilleur produit belge pourrait-on imaginer ? Chocolat + bande dessinée + chemins de fer [faut-il rappeler que la première ligne de chemin de fer européenne fut inaugurée en Belgique ?] : un *dream team* avant la lettre !

A.D.




HAUT
BOVEN
BAS

LA PLAQUETTE HISTORIQUE, À NOUVEAU DISPONIBLE !

À L'OCCASION DE L'EXPOSITION TINTIN, HERGÉ ET LES TRAINS, UN FACSIMILÉ DE LA PLAQUETTE HISTORIQUE, RÉALISÉE PAR HERGÉ EN 1935 POUR LE COMPTE DE LA SNCB, EST À NOUVEAU DISPONIBLE EN ÉDITION LIMITÉE ET NUMÉROTÉE !

CE LIVRET COMPORTE 34 ILLUSTRATIONS INCONNUES D'HERGÉ, AINSI QU'UN TEXTE D'ACCOMPAGNEMENT.

ON LE TROUVERA EXCLUSIVEMENT À LA LIBRAIRIE DU MUSÉE HERGÉ.

LES VISITEURS DE L'EXPOSITION SE VERRONT REMETTRE UN DÉPLIANT SOUVENIR GRATUIT, REPRENANT, SUR UNE FACE, L'AFFICHE DE L'EXPOSITION, ET AU VERSO, TEXTES ET ILLUSTRATIONS EN RAPPORT AVEC L'EXPOSITION.

EXPO TINTIN, HERGÉ ET LES TRAINS : INFOS PRATIQUES

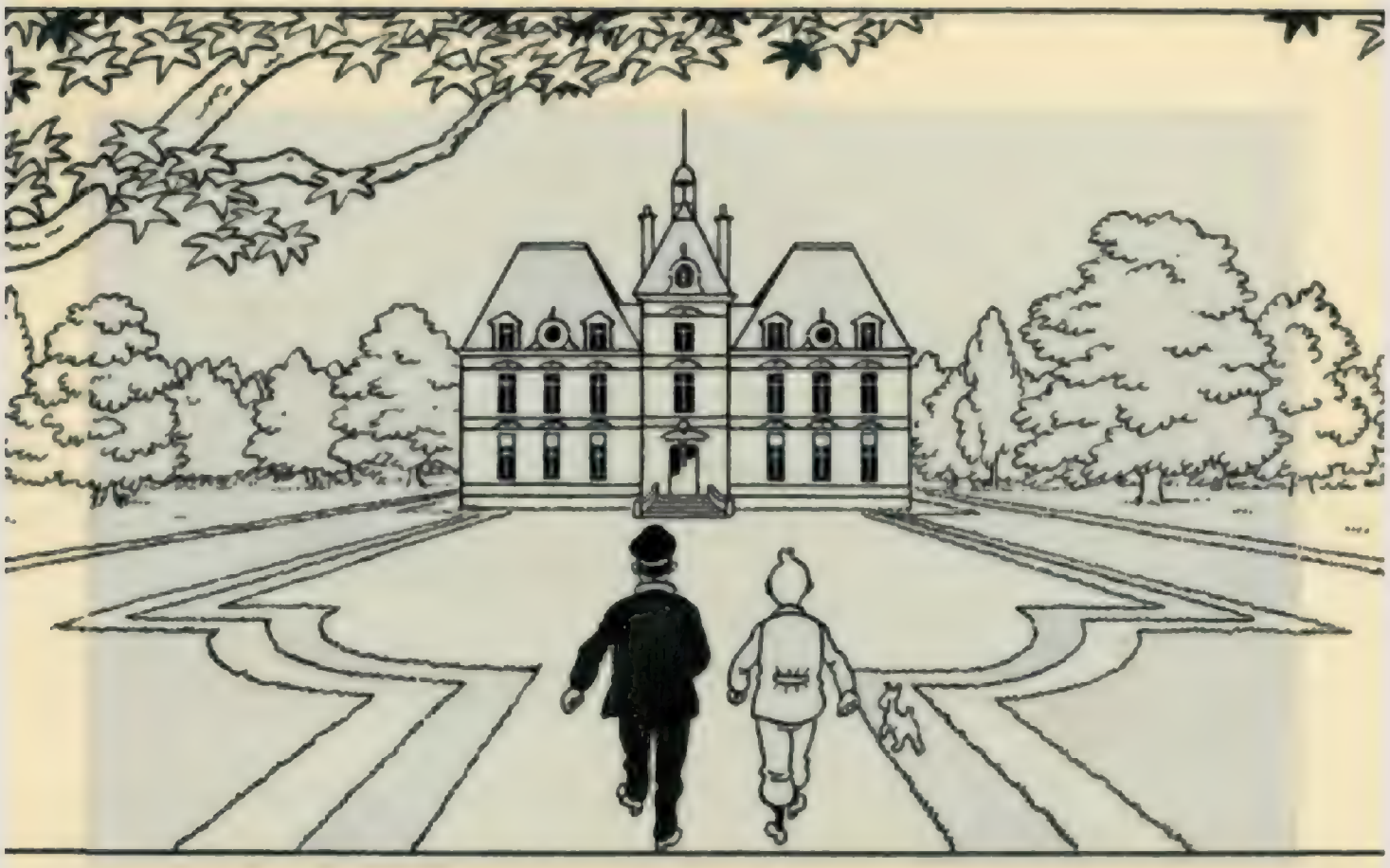
L'EXPOSITION « TINTIN, HERGÉ ET LES TRAINS » SE TIENT DU 13 OCTOBRE 2010 AU 28 FÉVRIER 2011

OUVERT DE 10H30 À 17H30 [MARDI AU VENDREDI]
ET DE 10 H À 18 H [SAMEDI ET DIMANCHE]
JOURS DE FERMETURE : LES LUNDIS
ET LES SAMEDIS 25 DÉCEMBRE ET 1ER JANVIER
ACCÈS COMBINÉ COLLECTIONS PERMANENTES
ET EXPO TEMPORAIRE « TINTIN, HERGÉ ET LES TRAINS »
T. +32 10 48 84 21 — INFO@MUSEEHERGE.COM

MUSEEHERGE.COM

IL N'Y A PAS UN MOULINSART, MAIS TROIS !

**Entendons-nous : pour les amateurs de Tintin, il n'y a qu'un Moulinsart.
Celui qu'acquit Haddock, grâce à l'aide financière de Tournesol.
Pour les férus d'Histoire, il y a Moulinsart et son modèle, Cheverny.
Pour les curieux insatiables, il y a un troisième Moulinsart – en Belgique, près de Bruxelles, et c'est une bien curieuse histoire…**



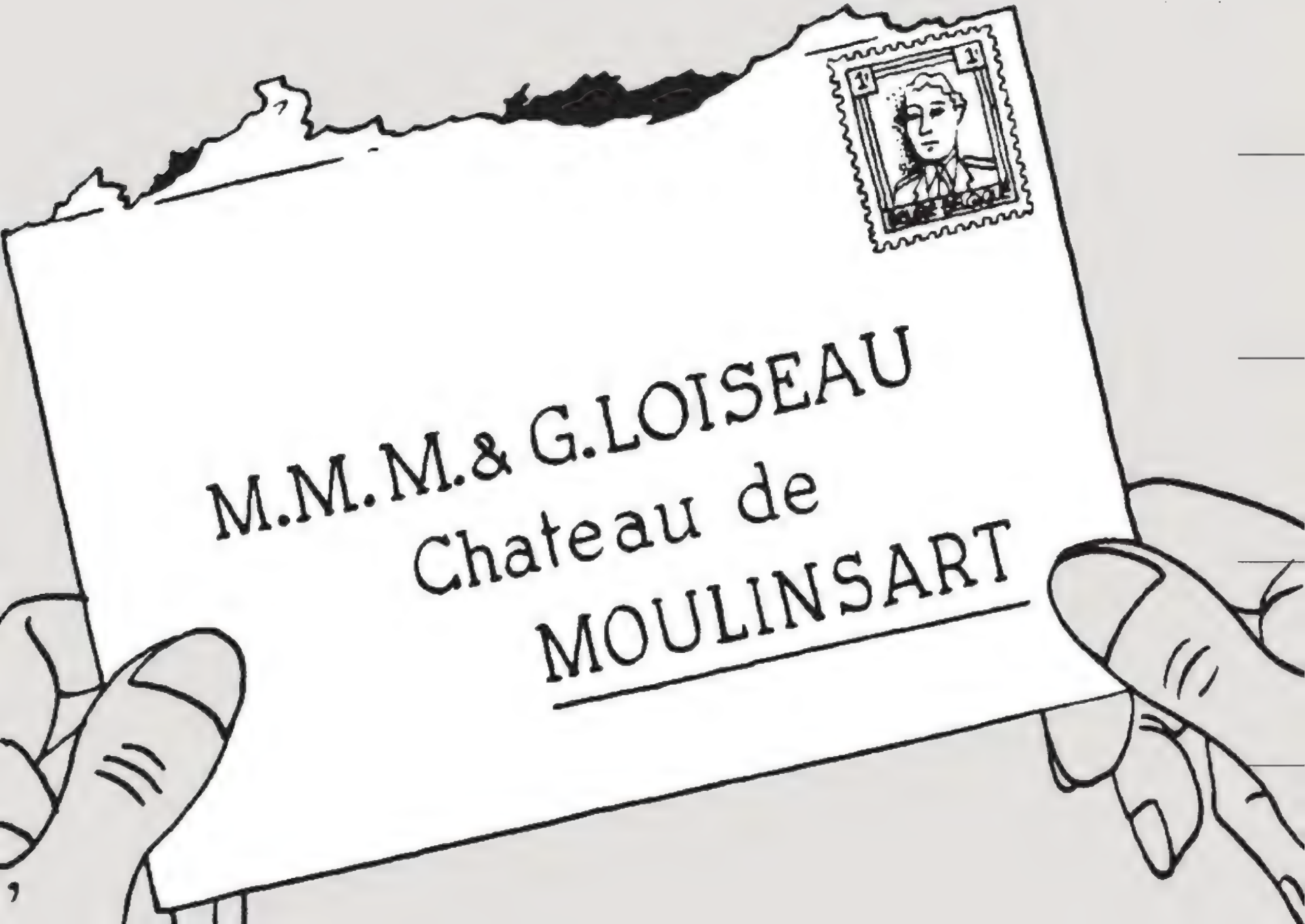
C'est le vendredi 13 novembre 1942 que les lecteurs du *Soir* apprennent, à la deuxième case de la bande 124 des aventures de Tintin [qui deviendront, en album, *Le Secret de La Licorne*], le nom du lieu où Tintin est retenu prisonnier : le château de Moulinsart.

Une enveloppe ne laisse aucun doute à ce sujet. Elle est adressée aux frères Loiseau, propriétaires de la demeure.

JE COMPRENDS, A PRESENT, CE QU'IL A VOULU DIRE, L'HOMME QUI A ÉTÉ ABATTU AU MOMENT OÙ IL ENTRAIT CHEZ MOI, LORSQU'IL NOUS A MONTRÉ DES OISEAUX : IL NOUS DONNAIT AINSI LE NOM DE SES AGRESSEURS !...

En réalité, les lecteurs d'Hergé ont commencé par visiter les catacombes de l'imposante demeure ! Après avoir été enlevé à son domicile de la rue du Labrador, Tintin s'est retrouvé dans un ensemble de caves voûtées [bande 99], dont les plus avisés remarqueront plus tard qu'il dépasse largement la superficie aérienne du château !

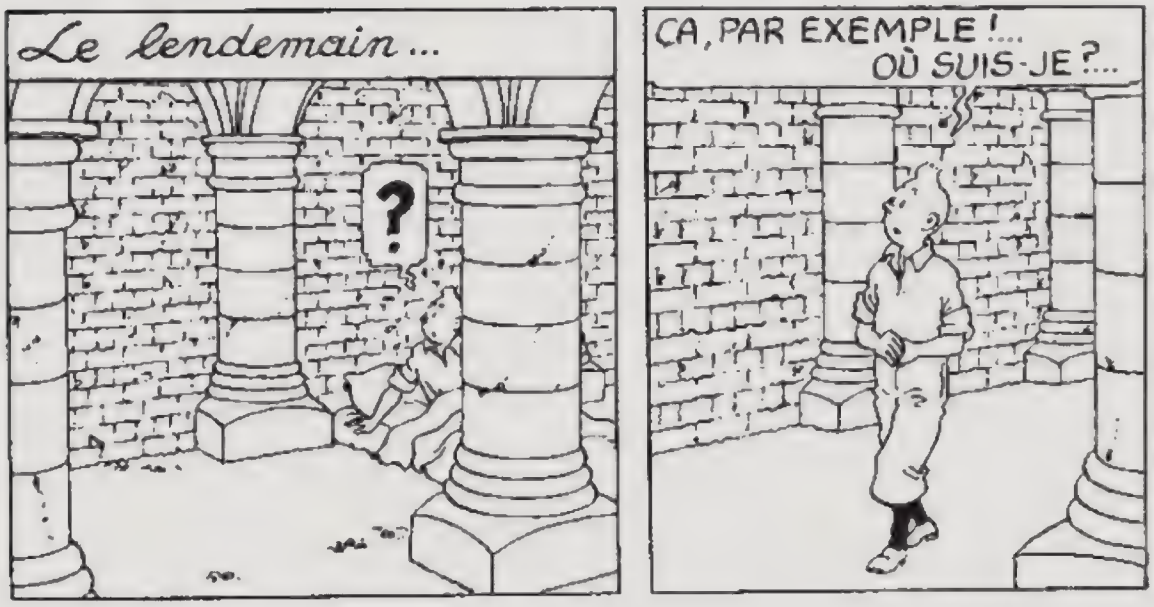
Premier aperçu du château de Moulinsart, toujours dans *Le Soir*, en date du 25 novembre 1942. Tintin échappe aux griffes des frères Loiseau et gagne le parc à la course. Il est intéressant de constater qu'Hergé a effectué ses choix. Les deux ailes extérieures du château de Cheverny ne se trouvent déjà plus reprises.



UN DÉTOUR PAR LES CARAÏBES

Avant de découvrir l'ensemble du bâtiment, il faudra attendre le strip 174 du *Trésor de Rackham le Rouge*, paru le 13 septembre 1943.

Entre-temps, nos héros auront fait la connaissance de Tournesol et sillonné les mers, à la recherche d'un trésor… qui permet d'oublier que l'année 43 ne fut pas la plus agréable de l'occupation allemande en Belgique. Répression, rationnements, raréfaction des aliments, difficultés dans les déplacements, traque des Juifs, mais aussi des jeunes Belges enrôlés de force dans le travail en Allemagne…



Les temps sont durs. Sauf pour Tournesol, qui vient de se faire acheter « fort cher » le brevet de son « petit submersible » ! Un rachat bienvenu, car il permettra le sensationnel coup de théâtre final d'une aventure qui reste un classique. Immortel. À tel point qu'elle sert de source d'inspiration, au XXIe siècle, pour le premier des trois films de Steven Spielberg et de Peter Jackson [sortie vers la fin 2011] !

Si Tintin continue à vivre au cœur des Marolles bruxelloises, au 26 de la rue du Labrador [en réalité, la rue Terre-Neuve, qui existe encore de nos jours], il va discrètement quitter son domicile pour s'installer à Moulinsart. L'emménagement peut se situer entre la fin de *Tintin au pays de l'or noir* et *Objectif Lune*.

NON, AUCUNE IMPORTANCE. J'EN AI, MOI, DE L'ARGENT !
VOUS ? VOUS AVEZ DE L'ARGENT ?... EH BIEN, TANT MIEUX POUR VOUS ! MOI, JE N'EN AI PAS !
JUSTEMENT, LE GOUVERNEMENT M'A ACHETÉ FORT CHER LE BREVET DE MON PETIT SUBMERSIBLE. OR, C'EST GRÂCE À VOUS QUE J'AI PU L'EXPÉRIMENTER ET LE PERFECTIONNER. À MON TOUR DE VOUS RENDRE SERVICE. VENEZ, NOUS ALLONS ACHETER VOTRE CHÂTEAU !
CHÂTEAU À VENDRE
Ce CHÂTEAU n'est plus À VENDRE !
H-174

Les preuves de cette hypothèse ? À l'issue de l'aventure au Moyen-Orient, Haddock apprend avec horreur que les expériences de Tournesol ont pratiquement détruit le château – une photo en atteste. Au début d'*Objectif Lune*, Haddock et Tintin rentrent de voyage.

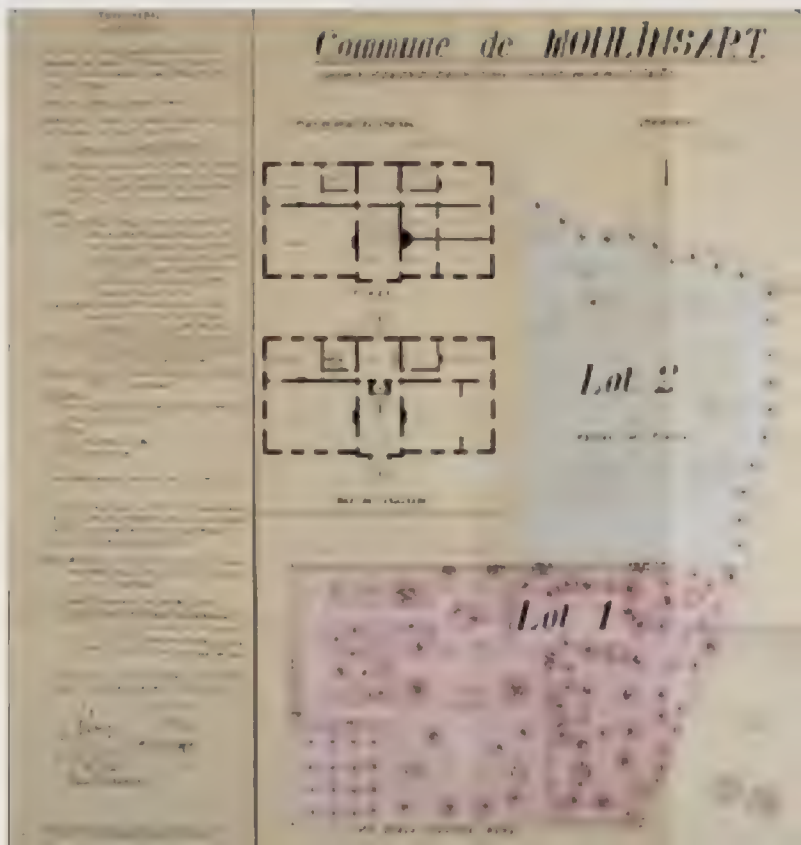
On remarque la valise que Tintin tient en main, tandis que Nestor se charge des bagages du capitaine. Ce dernier s'enquiert de l'heureuse issue des restaurations au château. Milou est manifestement « chez lui » : il n'inspecte pas les lieux, comme s'il s'agissait d'un décor neuf pour lui. Mieux, il se dirige sans hésiter vers la chambre de Tournesol !

L'INSTALLATION À MOULINSART

Le détective tintinologue, spécialisé en hergéologie, imaginera donc que, retour des émirats du pétrole, Haddock et Tintin ont joué les touristes en chemin. À moins que, pour échapper aux travaux de remise à neuf du château, les deux compères aient décidé de séjourner un temps dans cette Suisse qu'ils affectionnent tant et qu'Hergé retrouvera pour *L'Affaire Tournesol*, à moins encore qu'il ne s'agisse de Vargèse, en Haute-Savoie, décor du prologue de *Tintin au Tibet* ?

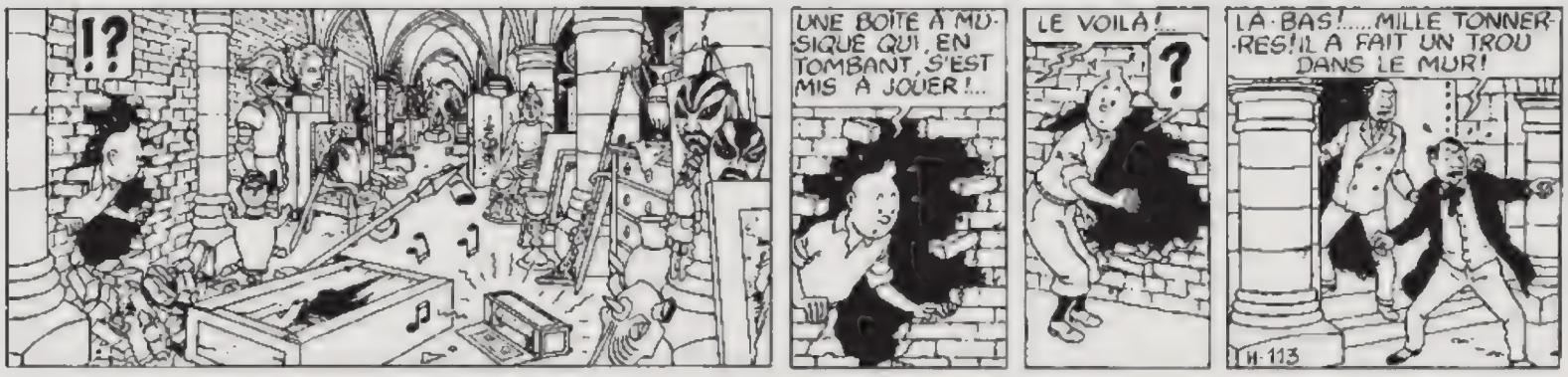
Toujours est-il qu'après l'aventure lunaire, Tintin vit à Moulinsart et que le château devient son port d'attache ! Le début de *L'Affaire Tournesol* ne laisse planer aucun doute à ce sujet. L'album inachevé, *Tintin et l'Alph-Art*, confirme cet ancrage : c'est un Tintin en pyjama qui surgit de sa chambre, alerté par les cris du capitaine Haddock, en proie au cauchemar.

Le « faux-vrai » acte notarié concernant l'acquisition du château de Moulinsart par Tournesol.



Rappelons-nous que notre jeune reporter reste assurément celui qui connaît le mieux les coins et recoins du château, depuis son intrusion forcée en 1942. Il a commencé par en explorer la crypte et les souterrains, avant de gravir clandestinement l'escalier d'apparat et de pénétrer, au premier étage, dans l'ancienne « chambre du Roy », où les frères Loiseau avaient aménagé leur bureau.

Une date ? L'installation de Tintin à Moulinsart se déroule avant le 30 mars 1950, date du début de la publication d'*On a marché sur la Lune* [cette première partie de l'aventure lunaire sera rebaptisée *Objectif Lune* pour la publication en album] dans le journal *Tintin*.



UN ENVIRONNEMENT BUCOLIQUE

Très tôt, Hergé a tenu à supprimer les repères topographiques de son œuvre. Lorsque l'éditeur français du magazine *Cœurs Vaillants* décide de publier *Tintin au pays des Soviets*, son auteur transfère la gare du Nord bruxelloise à la gare du Nord de Paris.

Mais les lecteurs belges de Tintin n'auront aucun mal à replacer leur personnage favori dans son environnement : ici, le Vieux Marché [*Le Secret de La Licorne*], là, l'observatoire d'Uccle [*L'Étoile mystérieuse*] ou encore, l'avenue de la Toison d'Or [*Coke en stock*] et le Musée des Sciences [*L'Oreille cassée*], sans que soient nommés ces lieux emblématiques bruxellois.

Le parler populaire de la capitale belge se retrouve dans la toponymie de lieux lointains – Khemkhâh [« j'ai froid »], Khemed [« je le tiens »] – et dans les noms de personnages secondaires : Bab El Ehr [« bavard »], Krollspell [« chevelure bouclée »], pour ne citer que les plus connus.

Pour Moulinsart, il s'agit bien du Brabant wallon, où se dresse le petit hameau de Sart-Moulin. Lorsqu'il résidait dans sa maison, La Ferrière, judicieusement située rue de Ferrière, à Céroux-Mousty [aujourd'hui, rue Hergé], Hergé s'adonnait à de longues promenades dans la campagne, tantôt à pied, tantôt en voiture.

Le Moulinsart de Tintin doit son environnement, fait de doux vallonnements, de forêts et de chemins arborés, à cette région qui accueille désormais le Musée Hergé, à Louvain-la-Neuve. Ce décor champêtre a conservé tout le charme qu'Hergé appréciait. En revanche, le Bruxelles qu'a connu Tintin n'existe plus. Le désordre architectural a défiguré une ville, passée trop vite du statut de capitale bourgeoise à celui de centre nerveux européen; la démographie des quartiers a été sensiblement bouleversée.

On comprend qu'Hergé ait voulu établir l'univers de ses personnages en un lieu qui respire la douceur de vivre. Le Brabant wallon répondait à cette attente.

CHEVERNY SUR LOIRE, MOULINSART EN BRABANT WALLON

Tel qu'imaginé par Hergé, Moulinsart est un bâtiment hybride. Nous commençons par visiter une crypte monumentale, où a été jeté un Tintin enlevé par les frères Loiseau. Les sources d'inspiration pour les catacombes de Moulinsart se trouvent probablement hors de Cheverny.

Aux alentours de 1942, plusieurs sociétés archéologiques mettent à jour, notamment, des ruines romanes : une crypte à Nivelles, un cellier à Tournai, des vestiges d'abbayes… Ces découvertes font la une des journaux, des photos circulent, des bandes d'actualité tournent dans les salles de cinéma.

À plusieurs reprises, Hergé s'est ressourcé par des retraites dans des abbayes. Ce fut le cas à Bruges, mais aussi à l'abbaye d'Aulne [Belgique], monument médiéval et « gothique » s'il en est, où il retrouvait son mentor, l'abbé Wallez.

L'exploration de soubassements du château par Tintin, éclairés on ne sait comment, doit sans doute plus à ces images et aux croquis réalisés à Aulne qu'aux illustrations de la brochure sur Cheverny que s'est procurée Hergé. Y aurait-il puisé son inspiration que les impressionnants sous-sols du château et de ses environs auraient donné lieu à des développements narratifs passionnants !

Toutefois, dès que Tintin quitte la crypte, il entre manifestement dans Cheverny. Le livret, *Les châteaux historiques de France. Cheverny – un des plus beaux châteaux de la Loire*, fournit la première vue de l'escalier monumental [strip 122 du *Secret de La Licorne*]; la grande case du strip 125 [*ibid.*] s'est nourrie de la photo de la Chambre du Roy, dont la décoration a été simplifiée.

L'identification s'éloigne, dès que Tintin s'échappe dans le parc [strip 134] et certainement quand Haddock et Tintin prennent possession de la demeure, au strip 174 du *Trésor de Rackham le Rouge*.

Il n'en reste pas moins que Moulinsart est bien dans Cheverny et dans le Brabant wallon, à la fois !

LA DÉCOUVERTE DE CHEVERNY

C'est sans doute par une carte postale qu'Hergé découvrit l'existence de Cheverny. Il se fit envoyer une brochure touristique, dont il se servit abondamment dans un premier temps. Mais il n'y a pas de hasard : depuis 1922 Cheverny est ouvert au public et développe une politique touristique volontariste. Combien de châteaux auraient répondu avec autant de célérité à la demande d'un auteur belge de bandes dessinées, encore mal connu en France ?

Les visiteurs de l'exposition permanente, *Les secrets de Moulinsart*, scénographiée par Adelin Guyot, croient entrer dans un album *Tintin* dès qu'ils franchissent le porche, tant est présent le souci de cohérence, propre à l'œuvre d'Hergé. Chaque salle, chaque couloir, chaque escalier semble avoir été pris sur le vif.

Entre le château de Cheverny et les albums *Tintin* [*Le Secret de La Licorne*, *Le Trésor de Rackham le Rouge*, *Les 7 Boules de cristal*, *Le Temple du Soleil*, *Tintin au pays de l'or noir*, *Objectif Lune*, *L'Affaire Tournesol*, *Coke en stock*, *Les Bijoux de la Castafiore*, *Tintin et les Picaros*, *Tintin et l'Alph-Art*], le jeu de miroirs fonctionne à plein : le château inspire Hergé, les albums servent de guide pour le visiteur.

Seule entorse : alors qu'Hergé ne s'est jamais invité dans la chambre de Tintin, tout en en montrant l'emplacement, l'exposition permanente, à Cheverny, la fait découvrir aux curieux ! Ce que l'on y trouve ? Ne gâchons pas la surprise, tout en évoquant le fait qu'un grand reporter, cela ne manque pas de souvenirs…

CHEVERNY, L'HISTOIRE SOUS TOUTES SES FORMES

Rappel de quelques dates et faits. Le domaine appartient à la même famille depuis plus de 6 siècles : les Hurault, famille de financiers et d'officiers qui se sont illustrés au service de plusieurs rois de France.

Jean Hurault acquit les lieux au milieu du XIV^e^ siècle. C'est cependant Raoul Hurault qui recevra du roi Louis XII l'autorisation d'édifier une forteresse, en 1500. Il n'en reste que quelques vestiges, situés dans les actuels communs… où le professeur Tournesol peut poursuivre ses parfois dangereuses expériences.

Entre 1624 et 1634, le comte Henri Hurault et son épouse Marguerite Gaillard de la Morinière [d'où les initiales entrelacées H et M que vous retrouverez au cours de la visite] se firent construire un nouveau château. Par sa volonté de symétrie des ensembles, le style Louis XIII imprime sa marque au bâtiment. L'architecte en fut Jacques Bougier [dit Boyer], qui travailla également à Blois et à Chambord.

La somptueuse décoration intérieure est l'œuvre du Blésois Jean Monier. Ce dernier avait bénéficié, en son temps, de l'appui de la reine Marie de Médicis qui l'envoya parfaire son talent en Italie. À son retour, elle l'employa au palais du Luxembourg à Paris. Puis il revient à Blois, sa ville natale. Auréolé d'un succès mérité, il est appelé à Cheverny pour y exercer son talent.

Les aléas de l'Histoire firent que Cheverny passa parfois en d'autres mains, mais c'est Anne-Victor Hurault, marquis de Vibraye, qui racheta le château, en 1825. Le château est aujourd'hui habité par les descendants des Hurault, le marquis et la marquise de Vibraye.

DIRECTION : ORANGERIE

En raison de la vente Piasa-Moulinsart, organisée en 2010, attardons-nous un moment sur le lieu où elle se déroulera. L'Orangerie a été adjointe au début du XVIII^e^ siècle, en ce siècle où le goût pour l'exotisme était entretenu par les récits de voyageurs partis visiter des terres lointaines et par une curiosité pour des saveurs et émotions nouvelles. Les modes passent, mais l'Orangerie est restée. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle a même abrité des chefs-d'œuvre telle *La Joconde*, de Léonard de Vinci, échappant ainsi aux pillards nazis. Restaurée depuis 1979, l'Orangerie est devenue un centre de congrès, de séminaires d'entreprises et… de vente aux enchères Hergé.

UN TROISIÈME MOULINSART !

Il aura donc fallu une vente aux enchères Hergé, à Chevemy, pour retrouver la trace du « petit château de Moulinsart » ! Cette étrange bâtisse se dresse à Bodeghem-Saint-Martin, en Belgique, et plus précisément dans la partie flamande du Brabant.

Au n°106 de la rue de Bruxelles, dans cette localité, un amateur de Tintin a voulu construire une réplique du château de Cheverny – ou de Moulinsart. La construction débuta, semble-t-il, en 1975.

L'entreprise ruina son initiateur, et le bien fut saisi en 1978. Un géomètre fut désigné pour participer à l'évaluation des lieux. C'est à cette occasion qu'Hergé apprit l'existence de ce « troisième Moulinsart ».

La lettre du 12 janvier 1978, qu'il adressa au géomètre, exprime toute sa stupéfaction : « *Cher Monsieur, Je reçois à l'instant votre lettre datée d'hier. Vous avez raison ! C'est le château de Moulinsart ! Mes collaborateurs et moi-même sommes tombés à la renverse !… Nous vous remercions pour le plan que vous avez joint. Il nous sera utile !… La ressemblance est si frappante que je me demande si cette habitation n'a pas été inspirée par le Château de Cheverny sur Loire. Je suis tout aussi curieux de savoir en quelle année elle fut construite. Je vous saurais gré d'avoir l'amabilité d'éclairer ma lanterne si cela vous était possible.*
Je vous remercie d'avance et vous prie de recevoir, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs, Hergé ».

Le dossier de la saisie est repris sous le n°334 de la présente vente.

On le voit : Moulinsart, et au travers de lui Cheverny, n'a pas fini d'allumer les rêves les plus fervents et les plus inattendus !

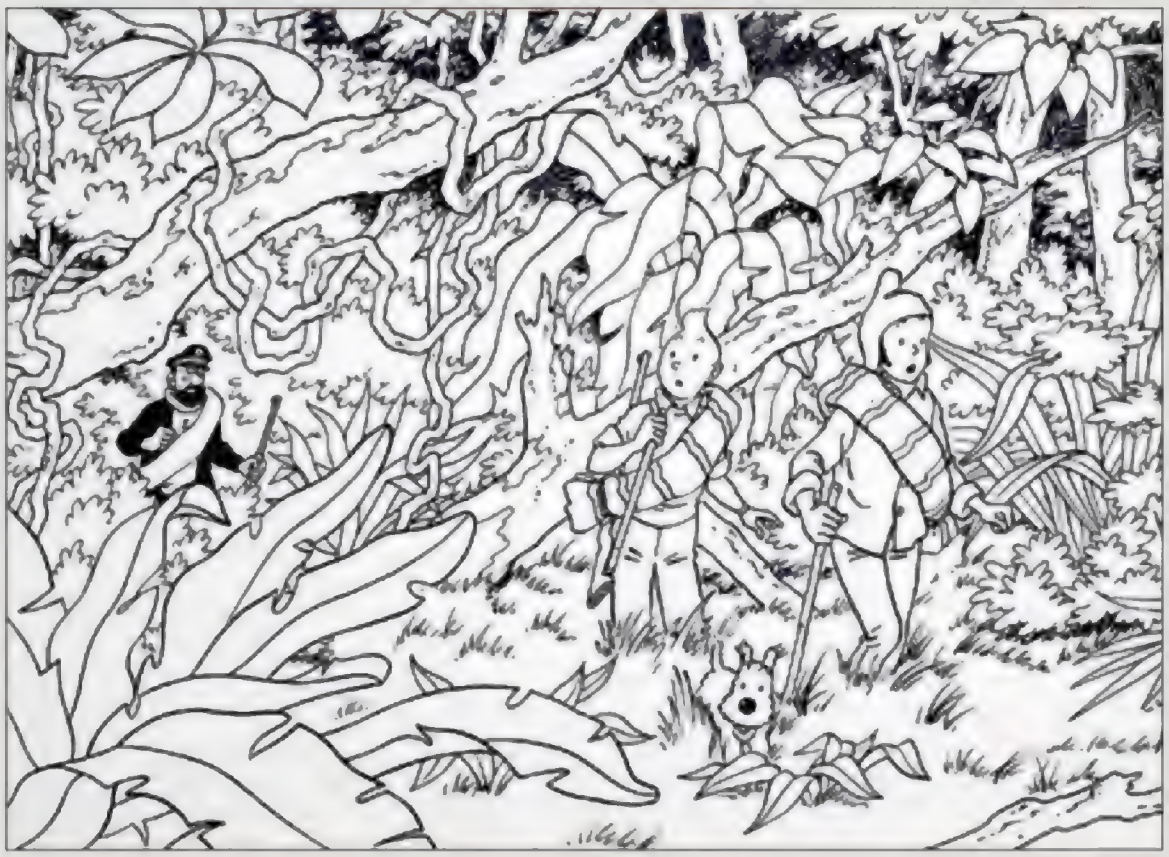
Oscar Hammerstein

EN TÊTE D'AFFICHE À CHEVERNY

Voici les trois pièces les plus importantes de la vente Piasa-Moulinsart, à Cheverny.

Cette couverture d'album a été réalisée pour la maison d'Édition OgéO, derrière laquelle se cachaient les responsables du magazine *Cœurs Vaillants*.

Ce dessin date de la fin des années 60. Inspirée d'une couverture du journal *Tintin* [16 octobre 1947], cette scène a servi pour la réalisation d'un puzzle.



Ce dessin a été réalisé à l'intention d'une journaliste belge, en 1967. Hergé y avait joint un mot plein d'humour :

« Voici pour vous une petite image de Tintin et Milou. Ils se promènent dans une sorte de Paradis. C'est certainement la raison pour laquelle l'envoi de ce dessin promis a duré une Éternité. […] »

NE MANQUEZ PAS LE PROCHAIN HERGÉ NEWS ET LE NOUVEAU SITE «TINTIN AU CINÉMA»

C'est le 10 janvier 2011 que sera mis en ligne le prochain numéro de votre magazine. En l'année de sortie du film de Steven Spielberg et Peter Jackson, un Spécial Cinéma s'imposait. Vous découvrirez des documents inédits sur les incursions de Tintin dans les studios de cinéma. Et, bien entendu, les analyses, les témoignages sur les films et dessins animés. Mais aussi, l'étonnante présence du cinéma au cœur même des *Aventures de Tintin*. Un numéro collector à ne pas manquer!

Le 11 janvier 2011 – c'est-à-dire, le 11.1.11 – le nouvel espace «Tintin au cinéma» dans **tintin.com** sera mis en ligne. Un site interactif où vous découvrirez, jour après jour, tout ce qu'il faut savoir sur le film *The Adventures of Tintin: Secret of the Unicorn.*

2011 sera vraiment une année Tintin!

LE PACIFISME EN BELGIQUE : LES ANNÉES TINTIN

« Jamais plus la guerre, jamais plus la guerre! C'est la paix, la paix, qui doit guider le destin des peuples et de toute l'humanité! » Cette exclamation du pape Paul VI à la tribune des Nations unies [New York – 4 octobre 1965] semble un écho de ce qui se disait au lendemain de la Première Guerre mondiale. Notamment en Belgique. Où un certain Georges Remi, né en 1907, avait déclaré la guerre à la guerre. À la montée des périls, au cœur des années 1930, il adhéra complètement au pacifisme, majoritaire dans la patrie des rois Albert Ier et Léopold III. Histoire oubliée que nous avons patiemment tenté de redécouvrir. Sujet sensible ? Pas si l'on s'en tient aux faits et non aux phantasmes.

> « Jamais, en un mot, un phénomène historique ne s'explique pleinement en dehors de l'étude de son moment. […] Le proverbe arabe l'a dit avant nous : « Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères ». Pour avoir oublié cette sagesse orientale, l'étude du passé s'est parfois discréditée » [Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire*].

Encore une citation ? Oui, et d'une importance capitale ! Que n'a-t-on pas répété qu'Hergé était un miroir de son temps… Comment le comprendre, sans tenir compte de la société qui façonna ses convictions, ses choix, ses espoirs et ses déceptions ?

Dans les années d'après 1914-1918, la Belgique se veut résolument pacifiste. Elle a connu les horreurs de l'Occupation et son statut de neutralité est comme le gage de sa survie. « État tampon », disait-on, imposé par la Grande-Bretagne entre les frères ennemis, France et Allemagne.

Si pacifisme et neutralité se sont habituellement confondus, force est de constater que tous les neutralistes ne sont pas des pacifistes et nombre de ces derniers préfèrent l'internationalisme à une neutralité qu'ils soupçonnent de complaisance pour les régimes anticommunistes.

La guerre... Je ne puis m'empêcher d'y songer... Ce serait horrible!... Pourvu que les gouvernements arri- vent à s'entendre!...

Quand les partis de droite et le mouvement flamand exigent l'abrogation du traité secret, conclu en 1920, avec la France, on les voit animés plus par une admiration pour le régime fort en Allemagne et un rejet de la France du Front populaire que par un pacifisme à tout crin !

« NOUS, LA GUERRE, ON SAIT CE QUE C'EST ! »

Le cinéma belge naissant reflète le sentiment du petit peuple, première victime des guerres : « On en a marre de voir les grands pays venir en découdre sur notre territoire. Nous la guerre [des autres], on sait ce que c'est ! »

Deux exemples de films pacifistes – ainsi que leur retentissement en Belgique et hors de ses frontières.

Alfred Machin [1877-1929] a été chargé par le Français Charles Pathé de lancer une antenne de sa société cinématographique en Belgique. En 1903, le cinéaste [déjà connu pour ses films sur la vie en Afrique] s'installe au Karreveld, un territoire en friche à l'écart de la commune ouvrière de Molenbeek-Saint-Jean. Un vieux manoir abandonné, pompeusement rebaptisé « château », donnait un air médiéval aux lieux.

Il y construit le premier studio de cinéma en Belgique. Précisons tout de suite que les seuls vestiges de ce « Hollywood » bruxellois sont le château du Karreveld et une centrale électrique de 8 000 ampères, largement gonflée depuis !

On a peine à imaginer que, pour les besoins de certains films, Machin entretint en ces lieux une ménagerie comportant, entre autres, panthères, lions et ours.

Mais dans l'abondante production [française, néerlandaise, belge et, enfin, dans ses propres studios de Nice] d'Alfred Machin, nous retiendrons ici *Maudite soit la Guerre*, pamphlet pacifiste, tourné peu avant le déclenchement des hostilités, en août 1914. Le film fut projeté dans les salles de cinéma du royaume et d'ailleurs – sauf en France. La censure parisienne le poursuivit de ses foudres, même au-delà du conflit armé.

On peut comprendre ce qu'un film antimilitariste pouvait contenir de dangers pour le moral des troupes, mais comment expliquer que la censure allemande ne s'opposa pas à *Maudite soit la Guerre*, entre septembre 1914 et novembre 1918?

À ses débuts, l'Ostendais Henri Storck [1907-1999] commit un court métrage d'une dizaine de minutes, *Histoire du Soldat inconnu*, en 1932. Il s'agit d'un montage de bandes d'actualité dénonçant la violence faite aux hommes lors des combats sur la ligne de front. Ce film, lui aussi, se vit interdit de projection en France. Nous étions cependant dans l'entre-deux-guerres et il n'était question, en 1932, ni de la prise de pouvoir par les nazis en Allemagne, ni de bruits de bottes en Europe occidentale.

La grande différence entre la Belgique et la France? La première avait subi quatre ans d'occupation, tandis que les Allemands ne gagnèrent jamais Paris et la grande majorité du territoire français! Il fallait préserver le mythe de la guerre «fraîche et joyeuse» et l'héroïsme promu par les images d'Épinal.

Au passage, rappelons que les Français ont continué à se montrer chatouilleux face au pacifisme belge, bien au-delà de la Seconde Guerre mondiale. Il n'y avait pas qu'un mouvement protectionniste derrière l'interdiction d'albums de BD [*Buck Danny, Blake et Mortimer*], offrant de «mauvais exemples» à la belle jeunesse française.

CONVERGENCES PACIFISTES ET MALHONNÊTETÉS JOURNALISTIQUES

Considérons un moment encore le cas d'Henri Storck.

En 2006, une méchante et stupide campagne de dénigrement a été lancée par la RTBF, chaîne de télévision publique francophone belge, aussitôt relayée par l'hebdomadaire *Télémoustique*, habitué des «scoops» non vérifiés.

Selon les « enquêteurs » de la RTBF, Henri Storck fut proche des autorités allemandes pendant l'Occupation. Sur le « sombre passé » du cinéaste, *Télémoustique* se croit autorisé d'écrire [9 août 2006] qu'il s'agit d'un « passé qui l'aurait connu [*sic*], durant les années d'occupation, inféodé aux autorités nazies d'Allemagne [re-*sic* !] ».

Remarquons en passant que la RTBF et *Télémoustique* ont multiplié, par ailleurs et toujours sans preuves, les accusations les plus graves à propos des activités d'Hergé pendant la guerre.

Voilà donc une chaîne publique, alimentée par l'argent des contribuables, qui colporte de pseudo-révélations à l'encontre de deux artistes belges de renommée internationale, les livrant à l'opprobre de téléspectateurs, en Belgique et au-delà des frontières du pays, là où les réalités et références belges sont largement ignorées !

En réalité, que reproche la RTBF à Henri Storck ? D'avoir tourné un de ses deux films majeurs [le premier, *Misère au Borinage*, datait de 1933], *Symphonie paysanne*, entre 1942 et 1944.

En 1955, Henri Storck tourna le film *Le Trésor d'Ostende*. Surprise : on croisait les Dupondt, Tintin, Milou et l'univers d'Hergé dans cette cité balnéaire belge, arborant fièrement son titre de « Reine des Plages ». Hergé avait amicalement prêté ses personnages pour ce film promotionnel. © Fondation H. Storck

Pas plus qu'Hergé, Storck n'a été « inféodé » aux Allemands ! Images extraites du film *Symphonie paysanne*.

« JE ME SUIS TOUT SIMPLEMENT REMIS AU TRAVAIL »

À la capitulation de l'armée belge, le 28 mai 1940, le roi Léopold III invita ses compatriotes à « se remettre au travail », tandis que le gouvernement élu fuyait à Bordeaux, avant d'embarquer pour Londres, où il resterait jusqu'en septembre 1944.

À une question du colonel Remy, spécialiste de l'histoire de la Résistance, Hergé répondit : « Dès 1940, une majorité de Belges ont approuvé l'attitude du roi Léopold III comme chef de l'armée [...] Pour ma part, le sentiment et la raison m'ont placé d'emblée, et sans une hésitation, du côté de ceux qui approuvèrent la décision du 28 mai » [lettre du 19 novembre 1976]. Une opinion qu'il résuma pour le documentaire, tourné par Henri Roanne et Gérard Valet [visible au Musée Hergé] : « Le Roi nous dit de nous remettre au travail. Et c'est ce que j'ai fait ».

C'est ce que voulut faire Henri Storck. À la réserve près que produire un film nécessite des moyens d'une autre amplitude qu'une aventure dessinée. Or, Storck est acculé à la misère – situation qu'il partage avec Hergé pendant l'année 1940, qui dans son souvenir reste le temps où il se demandait « s'[il n'allait] pas embrasser la carrière de chanteur des rues » [lettre du 10 août 1940] !

Storck doit attendre la fin de l'année 1941 pour trouver un investisseur dans le projet qu'il caresse depuis de longues années : une fresque de la vie paysanne en Belgique – une économie encore très dépendante de l'agriculture et de l'élevage, en cette première moitié du XX^{e} siècle.

Son commanditaire n'est autre que la Corporation Nationale de l'Agriculture et de l'Alimentation [CNAA], installée par l'autorité allemande et se réclamant de l'idéologie dite « Ordre nouveau », que l'on qualifierait aujourd'hui d'extrême droite.

De son côté, après la fermeture du quotidien *Le Vingtième Siècle*, Hergé a retrouvé du boulot au journal *Le Soir*, désormais contrôlé par les Allemands. Son nouveau rédacteur en chef est Raymond De Becker, un homme très marqué dans les courants pacifistes et neutralistes. L'homme admire l'Ordre nouveau et annonce que son journal s'attèlera à « la reconstruction nationale ».

MÊMES CAUSES, MÊMES CONSÉQUENCES...

Comme beaucoup d'artistes et d'indépendants, Storck et Hergé doivent accepter certaines fourches caudines. Mais nul ne peut leur reprocher d'être « inféodés » aux Allemands. Au reste, ces derniers leur mettent des bâtons dans les roues. Nous ne reviendrons pas sur les aléas de la censure allemande à l'égard des albums *Tintin* et des manières dont Hergé et les Éditions Casterman ont pu contourner les diktats [voir *Hergé magazine* n° 7].

Storck se heurte aussi aux lubies de la *Propaganda Abteilung*: même si celle-ci ne se montre pas trop tatillonne, elle interdit le tournage de longs métrages. Prévue en deux heures, la *Symphonie paysanne* devient une suite de « courts métrages »... qui attendront le départ des Allemands pour constituer un tout, scindé en plusieurs chapitres: Le Printemps [31 minutes], L'Été [23'], Noces paysannes [19'], L'Automne [20'], L'Hiver [22'].

Mais c'est surtout sur le plan de l'inspiration que se rencontrent le plus incontestablement Storck et Hergé.

L'invasion de la Belgique [10 mai 1940] a brutalement interrompu la publication de *l'Or noir* dans *Le Petit Vingtième*, qui ne reparaîtra plus. Sans la moindre explication [sauf un « Tintin et Milou sont revenus ! », à la une du *Soir Jeunesse* – 17 octobre 1940], Hergé entame une nouvelle aventure, qui deviendra *Le Crabe aux pinces d'or*.

Dès ce titre, Tintin se gardera bien de toute allusion à la situation géopolitique, en dépit de l'engagement pro-allemand du *Soir*, version De Becker, que la rue appellera *Le Soir volé*. Ni *Le Secret de La Licorne*, ni *Le Trésor de Rackham le Rouge* ne proposent un arrière-plan politique, comme ce fut le cas du *Lotus bleu*, du *Sceptre d'Ottokar* et, bien entendu, de l'aventure chez les Soviets.

Avec les albums élaborés entre 1940 et 1944, Hergé opte résolument pour l'aventure, l'évasion, le divertissement, l'oubli des dures réalités de l'Occupation.

Alors que *Misère au Borinage*, d'Henri Storck [1932] était parcouru d'un substrat politique quasiment communiste et présentait une virulente critique sociale, *Symphonie paysanne* [1942-1944] bannit toute allusion au conflit mondial. Dans ses carnets, le cinéaste écrit qu'il vise à montrer les travaux de la terre comme un « spectacle reposant et rafraîchissant », dont les images « respirent un air de paix et de calme », propres à élever l'âme du spectateur « au-dessus des préoccupations du moment ».

STORCK ET HERGÉ : DEUX ARTISTES QUE TOUT SÉPARE, ET CEPENDANT…

Tant par leurs origines que par leurs opinions, Hergé et Storck ne sont pas faits pour s'entendre !

Issu de la bourgeoisie ostendaise [il exploita pendant un temps le magasin de chaussures de ses parents], Henri Storck a choisi l'engagement à gauche. Ami des peintres ostendais Félix Labisse, Léon Spilliaert, James Ensor et du maître de l'expressionnisme flamand, Constant Permeke, ses premiers efforts cinématographiques vont en faire un compagnon de route de cinéastes engagés, tels Joris Ivens, Jean Vigo, Hans Richter et Germaine Dulac.

En 1933, il sera même chargé par l'écrivain communiste Louis Aragon, de créer la section belge de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires [AEAR], qui existe à Paris depuis 1932!

Hergé est d'origine beaucoup plus modeste et ne se révolte guère contre le conformisme à teinte catholique, majoritairement répandu dans une Belgique de la première moitié du XX^e siècle. Pourquoi remettre en question l'autorité des cardinaux Mercier et Van Rœy, tellement imbriqués dans la vie politique ?

On admire l'attitude exemplaire du premier, pendant la Grande Guerre; sans pour autant abandonner ses sympathies pour l'Ordre nouveau, le second a ouvert, dès 1937, les yeux de ses ouailles sur la fascination qu'exerçaient sur elles Léon Degrelle et son rexisme.

En chaire de vérité, les curés s'autorisent encore à inciter de voter pour le Parti catholique et condamnent sans appel le bolchevisme et même les socialistes. Un des quotidiens les plus lus en Flandre, *Het Volk*, a adopté le sous-titre « le journal antisocialiste » !

Les hommes d'Église pèsent encore de tout leur poids sur la société belge, et ce n'est pas Hergé qui le contredira : le mentor de ses débuts, l'abbé Wallez, dispose d'une personnalité forte, tonitruante et combative. Ce dernier est de la trempe du dominicain Félix-Dries Morlion, patron de la Centrale de presse et ligue du film catholiques, qui prêche la lutte armée contre le communisme.

LE TEMPS DES CONFUSIONS

On le voit, les temps sont à la confusion. On s'y perdrait à moins : des ecclésiastiques patriotards, prêts à pactiser avec le nazisme; Henri De Man, un président du Parti ouvrier belge [ancêtre du Parti socialiste] en relations suivies avec l'entourage d'Hitler…

Le traumatisme reste la guerre d'Espagne [1936] et l'arrivée du Front populaire au gouvernement de la France. Nous n'imaginons plus aujourd'hui le bouleversement que fut l'introduction des congés payés dans le monde du travail.

Pour ajouter à la confusion des esprits, ne rappelons qu'un fait. En juin 1937, le roi Léopold III, en compagnie de Paul-Henri Spaak [dirigeant socialiste et ministre] et du comte Lippens [qui organise des rencontres de jeunes nazis dans sa propriété de Knokke-le-Zoute], se rend au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. On y projette *Triumf des Willens* [le triomphe de la volonté], de Leni Riefenstahl, la cinéaste à laquelle on doit ce film de propagande pour le régime nazi. Le roi et les autres invités applaudissent à tout rompre, et M. Spaak voit même une œuvre d'art dans cette apologie d'un régime fort…

Et, au travers de ces bouleversements présents et à venir [l'entrée en guerre], il faut survivre. Faut-il s'étonner que des artistes, même engagés mais déçus par les errements idéologiques des gouvernants, décident de plonger le regard, qui sur sa planche de dessin, qui à l'œilleton de sa caméra, sans se soucier des bruits et de la fureur ambiants ?

Hergé, marqué par l'environnement catholique dans lequel il a grandi, tant en famille qu'à l'école, chez les scouts et dans ses premières expériences professionnelles, sans oublier ses questionnements spirituels. Henri Storck, gagné aux idées de gauche. Ces deux acteurs majeurs des arts belges vont se retrouver à travailler sous l'Occupation, après avoir emprunté des voies, opposées à l'évidence, mais convergentes, à l'aune des spécificités d'un pays et d'une époque, guère compatissante envers les naïfs en politique.

PACIFISME ET NEUTRALISME : UN JEU DE DUPES

L'Histoire du Soldat inconnu [1932] et *Le Sceptre d'Ottokar* [1938] nous serviront d'éléments emblématiques dans le portrait d'une Belgique entraînée vers la guerre. Voilà les deux œuvres les plus manifestement pacifistes de chacun des deux artistes : un pamphlet filmé contre les horreurs de guerre; une mise en perspective satirique des manœuvres diplomatico-militaires menant l'Europe vers le cataclysme.

L'extraordinaire est qu'elles se sont nourries au sein des mêmes cercles pacifistes, propres à la réalité belge.

Hergé a rencontré Raymond De Becker [1912-1968], alors que ce dernier travaillait pour *L'Effort*, en 1925. Le journaliste n'a jamais caché son inclination pour l'Ordre nouveau, ce mouvement multiforme qui, de l'Italie fasciste à l'Allemagne nazie, en passant par tous les pays européens [y compris la Grande-Bretagne], prône un État fort et un strict contrôle du monde du travail. Du reste, De Becker a publié un essai au titre non ambigu, *Pour un Ordre nouveau* [1932], dans lequel il plaide pour une version belge de l'Ordre nouveau.

En cela, ce catholique de formation rejoint Henri De Man, tête de proue socialiste, autre partisan d'un État dirigiste et répressif au besoin, ainsi que de l'établissement d'un syndicat unique, de type corporatiste, réunissant patrons et travailleurs. Lui aussi entend imposer un Ordre nouveau « à la belge », proche du fascisme populiste, tel que popularisé par un Mussolini [admiré par l'abbé Wallez !], à ses débuts de dissident du Parti socialiste italien.

En dépit d'arrière-plans apparemment divergents, les deux hommes se retrouvent à fréquenter des cercles qui se disent, tantôt pacifistes, tantôt neutralistes. C'est le cas du « Salon Didier », avenue de l'Hippodrome, à Ixelles, dans la banlieue de la capitale. Les époux Lucienne et Edouard Didier y accueillent, pêle-mêle, des diplomates nazis [dont le célèbre Otto Abetz], mais aussi des gens comme Marcel Grégoire [qui sera une des plumes du *Soir*, après la Libération], Henri Bauchau [futur propagandiste des Volontaires du Travail pour la Wallonie, entre 1940 et 1943], les rexistes Pierre Daye et José Streel, Paul-Henri Spaak [ministre socialiste !], Henri De Man, déjà cité, Léo Moulin [conscience antidroitière – après la guerre] et des journalistes, tels Robert Poulet et Raymond De Becker.

Ce dernier a écrit pour *L'Indépendance belge* et *L'Avant-garde*, deux publications aux tirages relativement confidentiels, mais très influents dans les milieux catholiques. Ce qui rapproche De Becker d'Hergé ? Un ancrage dans des idéaux de fraternité, de justice sociale, d'honneur et de respect de la parole donnée. C'est bien par amitié, et sans y voir malice, qu'Hergé répondra présent chaque fois que De Becker le sollicitera pour une illustration, un dessin, un gag ou la mise en page de la couverture de ses livres.

DE BECKER, FINANCÉ PAR LE GOUVERNEMENT BELGE

Quand Raymond De Becker fonde, en octobre 1939, l'hebdomadaire *L'Ouest*, peu de gens savent que cette publication neutraliste est financée par le gouvernement belge, et le restera jusqu'en 1940.

Hergé fut-il mis au courant de cette situation ? Rien ne permet de l'affirmer, le principal intéressé ne s'étant pas prononcé à ce sujet. Mais il n'est pas interdit de conjecturer que De Becker ait fait état de la « légitimité » de *L'Ouest* et, tout naturellement, le père de Tintin y apporta les illustrations commandées.

Dans les pages de l'hebdomadaire, Hergé crée les quelques gags de M. Bellum, qui n'est ni bel homme, ni va-t-en guerre [bellum, en latin]. Il ne s'y montre pas si neutre que cela : Monsieur Bellum pratique le graffiti clandestin pour déclarer «Hitler est un fou ! ». Déjà, dans *Quick et Flupke*, tant Mussolini qu'Hitler ont reçu des volées de bois vert, ramassé dans le quartier populaire des Marolles, cher au cœur d'Hergé !

De tout ce micmac idéologique, qui embrume l'esprit des Belges en ces années 30, on retient que les choses ne sont pas aussi blanches et noires que l'après-guerre a voulu le faire croire.

Quand, en septembre 1944, le gouvernement, fraîchement débarqué de Londres, insiste sur sa légitimité, il feint d'oublier qu'en juin 1940, il a taxé de déserteur et exclu de ses rangs, le ministre Marcel-Henri Jaspar, parce qu'il a choisi de partir à Londres… contre l'avis de ses collègues, qui espéraient encore un « arrangement » avec l'occupant.

LES RÈGLEMENTS DE COMPTES APRÈS 1944

Revenons aux parallélismes possibles entre Henri Storck et Hergé. À l'issue de la guerre, leurs destins divergent.

Storck est resté proche des socialistes, qui ont applaudi *Misère au Borinage* [1932]. Ils lui éviteront d'être trop inquiété par les instances d'épuration dans le milieu cinématographique. Un des amis de Storck, Piet Vermeylen, plusieurs fois ministre, joue un rôle central dans la « réhabilitation » de Storck.

Cet avocat bruxellois a fondé, avec Storck et AndréThirifays [futur critique cinématographique du quotidien *Le Soir*], la Cinémathèque Royale de Belgique, en 1938. Il évite à Storck de devoir expliquer ses activités sous l'Occupation devant le Comité d'Épuration des organisations cinématographiques belges.

Fidèle en amitié, Vermeylen restera vigilant à l'encontre de toute insinuation malveillante pour Storck. Il le fera d'autant plus efficacement qu'il deviendra ministre de l'Intérieur, entre 1947 et 1949.

Le cinéaste se montrera moins magnanime à l'égard de certains de ses collègues, car il sera un des épurateurs les plus virulents de l'école de cinéma Inraci.

Hergé ne jouira pas de pareils appuis. À la Libération, la propagande communiste parvient à s'arroger l'exclusivité des luttes de la Résistance, gommant d'un coup les groupes de résistance d'inspiration catholique, d'où est issu Raymond Leblanc, cofondateur du journal *Tintin*.

Le monde catholique est globalement taxé de sympathies pour l'occupant : Léon Degrelle n'est-il pas issu du cette mouvance ? Aussi spécieux soit-il, cet argument satisfait momentanément les Belges, pressés d'oublier les affres de la guerre.

L'examen, même superficiel, des réalités belges d'avant-guerre montre combien les faits et les hommes ne furent pas taillés d'un bloc, répondant à une dichotomie manichéenne. Des sympathisants de l'Ordre nouveau se découvrirent zélés épurateurs et patriotes démocrates, aux environs de septembre 1944, mois de la libération de la Belgique.

Certains résistants ou bienfaiteurs des années sombres se retrouvèrent soumis à des interrogatoires, avant d'être renvoyés devant des tribunaux qui ne travaillaient pas dans la dentelle.

Des collaborateurs notoires ne furent pas inquiétés et devinrent récipiendaires d'ordres honorifiques pour avoir relancé l'économie belge… après l'avoir mise au service de l'effort de guerre allemand. Sous le prétexte d'apaisement généralisé, l'accès aux archives fut condamné pour les chercheurs et les historiens.

En conclusion, il ressort clairement que « les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères » et qu'en effet, « pour avoir oublié cette sagesse orientale, l'étude du passé s'est parfois discréditée ».

Rien n'est moins vrai en ce qui concerne Hergé.

Alain De Kuyssche

PLAIES, BOSSES ET TRAUMAS AU PAYS DE TINTIN

REPORTER, UN MÉTIER À RISQUES.

À l'origine [10 janvier 1929], Tintin est un reporter, au service du *Petit Vingtième* [toujours désireux de satisfaire ses lecteurs et de les tenir au courant de ce qui se passe à l'étranger], mais très rapidement il va se métamorphoser en une sorte de détective justicier. Aidé de son fidèle fox-terrier Milou, il partira dès lors à la conquête du monde pour déjouer les plans de malfaiteurs de toutes natures, déclarant la guerre au grand banditisme et au Mal sous toutes ses formes.

LE "PETIT XXE" TOUJOURS DÉSIREUX DE SATISFAIRE SES LECTEURS ET DE LES TENIR AU COURANT DE CE QUI SE PASSE A L'ETRANGER, VIENT D'ENVOYER EN RUSSIE SOVIETIQUE, UN DE SES MEILLEURS REPORTERS:
TINTIN!
CE SONT SES MULTIPLES AVATARS QUE VOUS VERREZ DEFILER SOUS VOS YEUX CHAQUE SEMAINE.
N.B.- LA DIRECTION DU PETIT XXE CERTIFIE TOUTES CES PHOTOS RIGOUREUSEMENT AUTHENTIQUES, CELLES-CI, AYANT ÉTÉ PRISES PAR TINTIN LUI-MÊME, AIDÉ DE SON SYMPATHIQUE CABOT:
MILOU!

Loin des super-héros à l'américaine qui verront le jour dix ans plus tard [la presse made in USA publie déjà dans les années trente de nombreux comics mettant en scène des Batman [1939], Superman [1938] et autres personnages du même acabit], Tintin est un adolescent âgé au départ d'une quinzaine d'années, qui ne peut opposer aux méchants que son courage, sa détermination et son intelligence.

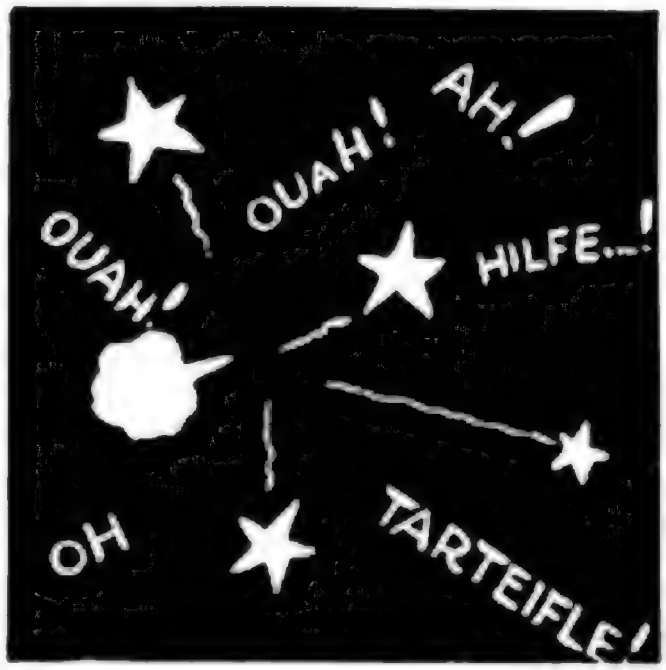
Sportif, capable de déjouer tous les pièges, résistant à toutes les agressions, le petit reporter n'échappera pourtant pas à bien des déconvenues et son lectorat le verra ainsi subir d'une aventure à l'autre quantité de coups, de traumatismes et de voies de fait plus ou moins graves.

Une constatation d'ordre statistique s'impose immédiatement: plus le temps passe et moins Tintin, tout comme ses amis d'ailleurs, seront confrontés à la violence directe. Un dessinateur cinquantenaire n'a sans doute plus la même fougue ni le même entrain qu'un confrère de vingt ans son cadet. Il en est ainsi des aventures du petit reporter à la houppe: l'âge, l'expérience et une certaine philosophie de vie feront de son créateur un scénariste moins enclin à mêler ses personnages à des contextes où l'on fait le coup de poing presque à chaque case ou à chaque page d'un album.

À partir des années soixante, Hergé, comme d'autres grands noms du neuvième art, privilégient l'aventure intérieure, la quête spirituelle et la remise en question des grands poncifs de la bande dessinée… Tant pis pour les amateurs de premier degré, d'action musclée, de sensations fortes et d'hémoglobine, tant mieux pour les pionniers d'un genre nouveau qui verra émerger dans la dernière partie du vingtième siècle quelques chef-d'œuvres qui auront pour signataires des Comès, Tardi, Mœbius, Pratt ou encore notre national François Schuiten.

Tout est dans l'œuvre d'Hergé, ou presque. Ainsi en va-t-il du vaste sujet de la santé, santé mentale, physique et de tout ce qui s'y rapporte, des aspects les plus graves aux plus légers et des allusions les plus évidentes aux plus discrètes, aussi inconscientes soient-elles.

IL Y A VIOLENCE ET VIOLENCE…



En parcourant les pages des différents albums des aventures de Tintin et Milou, on comprend qu'il n'est pas toujours facile d'être un héros, défenseur du bon droit, de la morale, de la veuve, de tous les orphelins et des peuples opprimés du monde. Parcourant les cinq continents, d'abord seulement flanqué de Milou, ensuite accompagné par le capitaine Haddock, occasionnellement par les Dupondt, le professeur Tournesol ou encore la divine Bianca Castafiore, notre jeune reporter en prend bien souvent pour son grade, je dirais même plus, sur sa tronche, aucune partie de sa belle anatomie n'étant vraiment épargnée. Mais les fans de la série vous le diront, Hergé répugne à la violence gratuite, la vulgarité et les effets inutiles. Toutefois, il ne nous épargnera pas maints effets visuels où les uppercuts

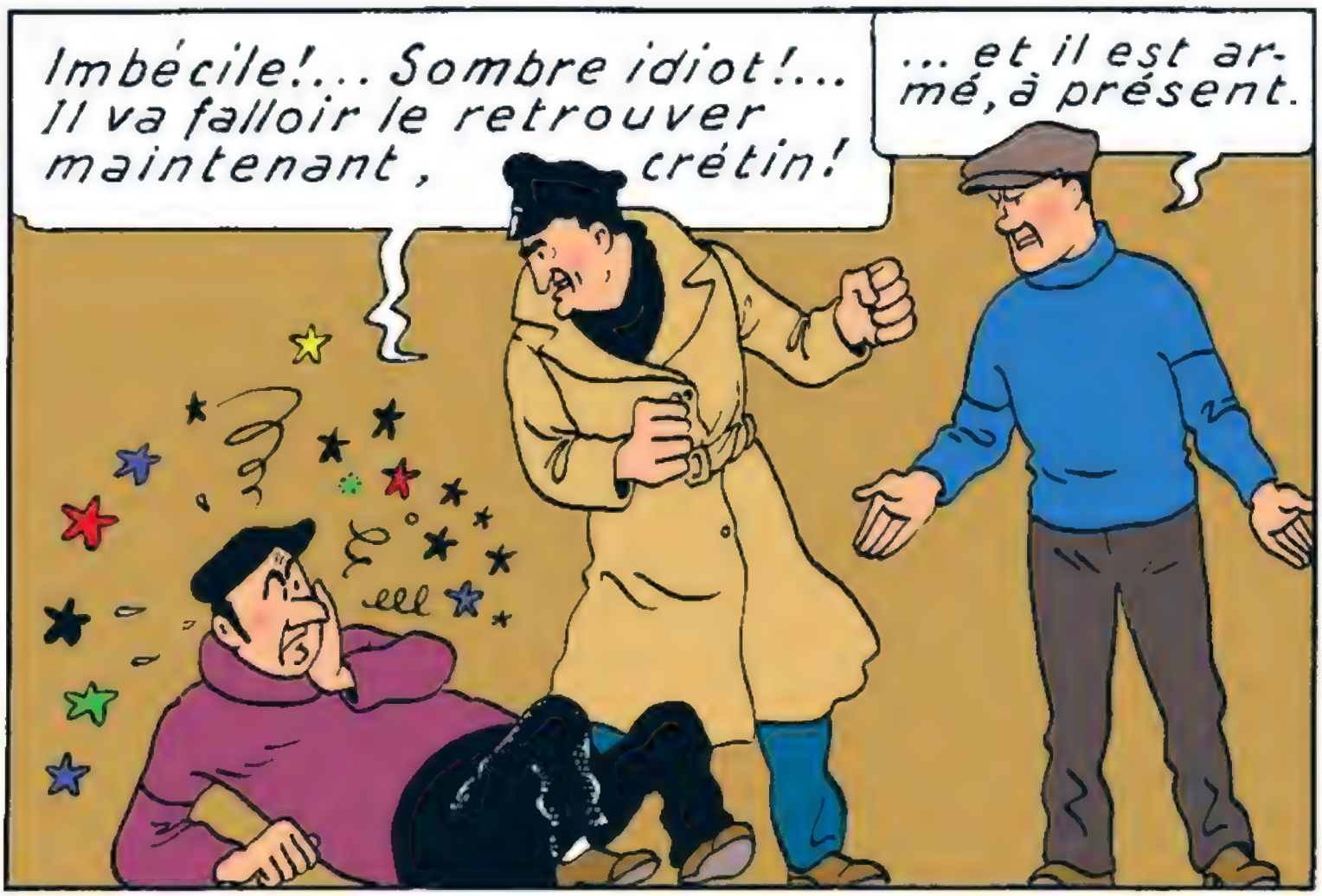
se disputent la vedette aux coups les plus bas, mais toujours portés pour la bonne cause graphique et celle, non moins honorable, du bon déroulement du scénario.

Distinguons malgré tout deux cas de figures : soit les scènes de violence directe et partant, de souffrance directe et celles, plus « impressionnistes », édulcorées et labelisées « flou artistique » où les grosses baffes et les pifs sanglants font place à une harmonieuse brochette de signes diacritiques, savamment disposés et montrant à quel niveau d'excellence le dessinateur était capable de prétendre avec ses étoiles, petits nuages et autres vibrantes spirales.

Par la même occasion, l'homme évitait ainsi de subir les foudres de la censure, particulièrement zélée dans l'immédiate après-guerre, avec l'entrée en scène, en 1949, de la loi sur la protection de la jeunesse, véritable Inquisition qui cachait mal son nom et encore moins ses véritables objectifs : lutter contre l'influence grandissante la bd américaine, faisant montre d'un protectionnisme outrancier à l'égard des productions franco-belges.

Quels que soient les modes de représentation de ces scènes de combats, de luttes et de pugilats, les mêmes causes produiront inévitablement les mêmes effets : ecchymoses, lésions, contusions, cocards, bleus, bosses et dans les cas les plus graves, évanouissement, coma, voire issue fatale.

Mais, confronté à ce genre de scènes, Hergé ne fera jamais dans la démesure, jouant presque à chaque fois sur les attraits de sa marque graphique : un semi-réalisme à la frontière du sérieux et du comique.



Ne perdons jamais de vue que le dessinateur s'adressait d'abord à un public d'enfants et d'adolescents, public qu'il ne fallait en aucun cas choquer par des représentations trop crues de la souffrance, du mal et de la maladie. Si tel avait été le cas, son abondant courrier aurait été truffé de lettres de réclamation. Il fut un temps, pas si lointain, où l'on ne badinait pas avec les codes de bonne conduite et de morale.

De même, lorsque l'inventeur de la ligne claire revenait sur les débuts de sa carrière, il ne cessait jamais de répéter combien tout cela lui paraissait une farce, un feuilleton à rebondissements, sans véritable perspective professionnelle.

Bref, Hergé ne se voyait pas forcément dessinateur de bandes dessinées toute son existence et jusqu'en 1934 [rencontre avec le jeune étudiant chinois Tchang Tchong-jen de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et épisode du *Lotus bleu*], ses histoires connurent d'innombrables rebondissements, tenant souvent plus de l'improvisation de dernière minute que du véritable roman graphique. Les personnages, comme les situations dans lesquelles ils évoluaient, tenaient principalement de la caricature et l'univers médical n'échappait pas à cette règle.

LA SANTÉ : LE DÉCOR, LE MATÉRIEL ET LES PERSONNAGES

Progressivement et surtout à partir des années cinquante, le travail en équipe, les conseils et avis de spécialistes dans les plus variées des disciplines, le recours systématique à des fiches documentaires sur d'innombrables sujets transformèrent peu à peu les approches mal dégrossies des débuts en véritables romans dessinés, romans comportant des profils psychologiques dignes des productions de la littérature classique.

Pourtant, d'un bout à l'autre de la carrière du dessinateur, certains archétypes auront la peau dure; ainsi en sera-t-il pour les hommes de science, les savants et les médecins. Presque toujours barbus [à l'exception du médecin généraliste des *Bijoux de la Castafiore*] ou porteurs de lunettes [à l'exception de l'officier médecin du *Thysville* dans *Tintin au Congo*], leurs compétences ne semblent souffrir d'aucune critique. Plutôt efficaces, on ne peut pas affirmer qu'ils dégagent une grande chaleur humaine… Une image sans doute bien en rapport avec la représentation traditionnelle que l'on se fit longtemps de cette profession.

Tous pareils et tous différents, ils ont pour nom Daumière, Fan Se-Yeng, Finney, Rotule, Simon ou Triboulet. Quant aux infirmières, elles n'échappent pas non plus à la règle du formatage; en uniforme impeccable, le col fermé jusqu'au dernier bouton, la mine austère, elles évoquent plutôt le régiment d'infanterie que la corporation des « blouses blanches » souriantes et dévouées, comme nous les connaissons souvent.

À la décharge d'Hergé, on évoquera le politiquement correct qui obligeait les dessinateurs à la plus grande des sobriétés lorsqu'ils représentaient les femmes. Rien ne devait supposer la moindre équivoque et le trouble chez les adolescents « boutonneux et inquiets » de la première moitié du vingtième siècle !

À l'image de leurs occupants, patients et personnel médical, les cliniques et les hôpitaux dessinés sont plutôt tristounets, d'un confort assez relatif et d'un équipement que l'on pourrait qualifier de spartiate. Seule exception qui confirme la règle : la clinique de Nyon [Suisse] dans *L'Affaire Tournesol* qui semble appartenir à une catégorie supérieure, avec ses couloirs rutilants, sentant bon l'encaustique. Les Helvètes ne badinent pas avec la cire: les Dupondt en feront immédiatement les frais !

L'aspect général de ces bâtiments témoigne aussi d'une époque où la convivialité et le confort n'étaient pas le souci principal de leurs concepteurs : il est connu que les prisons, les grands établissements scolaires et les hôpitaux étaient conçus selon un même plan d'architecture inspiré essentiellement par l'esprit de contrôle : il fallait que d'un seul coup d'œil, un surveillant puisse embrasser du regard la plus grande partie possible de la structure de l'institution.

L'équipement médical est, à de rares exceptions près [voir chaise roulante du capitaine Haddock dans *Les Bijoux de la Castafiore*], limité à sa plus simple expression : civières, quelques flacons de chloroforme, lits en fer blanc émaillé, tables de consultation et ambulances, voilà pour l'essentiel. Dans ce cas, comme dans ceux qui précèdent, il est bon de revenir sur un principe fondamental :

> Hergé suggère plus qu'il ne montre; il s'agit avant tout de créer des ambiances, des atmosphères immédiatement identifiables par le lecteur, jeune ou moins jeune. En tentant d'être plus précis, en ajoutant une série de détails documentaires [parfois exigés par le lecteur ou son éditeur], l'artiste n'arrivera en fait qu'à surcharger son dessin et à noyer l'action dans une surenchère de traits et de lignes parasites.

DES CASES ET DES BULLES PLEINES DE MALADES...

S'il arrive que les plus terribles des maladies infectieuses soient citées – la peste pulmonaire, le choléra ou la rougeole annoncés par le dément Philipullus [le « prophète » dans *L'Étoile mystérieuse*] en passant par la peste bubonique qui mettra en quarantaine le *Pachacamac* dans *Le Temple du Soleil*, rien ne semble vraiment mettre en péril la santé de nos amis. Pas même la scarlatine que semble particulièrement craindre l'assureur le plus casse-pieds de l'univers, le très envahissant Séraphin Lampion.

Encore moins la psittacose qui aurait pu affecter Milou après la morsure d'un perroquet au début de *Tintin au Congo*. Bien plus redoutables et fréquents sont les bosses, plaies, traumas et autres problèmes d'agressions corporelles dues aux modes de vie particuliers de Tintin, Milou, le capitaine Haddock, le professeur Tournesol ou encore les Dupondt. Ces personnages vedettes, comme des centaines d'autres d'ailleurs, sont souvent mêlés à des histoires pleines de rebondissements et d'actions musclées. Quoi de plus normal donc de les voir régulièrement assommés, intoxiqués, blessés, mordus, électrocutés ou encore hypnotisés !

Mille millions de mille sabords!

?

Une constante à travers les années et dans les différents récits proposés aux lecteurs : les éléments anxyogènes, les scènes de souffrance, les moments pathétiques sont distillés avec parcimonie et obéissent aux lois du genre humoristique-réaliste qui est la marque de fabrique du dessinateur et une des raisons principales de son succès. Comme une partition musicale bien rythmée, Hergé alterne toujours les séquences de tension et de suspense avec celles qui illustrent son goût pour le burlesque, le comique de situation ou de mots.

La charge est en grande partie vidée de sa substance explosive. Rien ne doit être totalement pris au sérieux… Devrait-on comprendre que l'homme aurait toujours cherché à édulcorer son discours, à arrondir les angles, à fuir dans le flou artistique ? Un comble pour le grand maître de la ligne claire ?… Hergé le démineur ne serait-il décidément qu'un auteur pour les mineurs ? Les choses ne s'avèrent pas aussi simples.

Nous l'avons souligné plus haut, plus leur créateur avancera dans l'âge, plus il mettra une sourdine aux péripéties mouvementées de ses créatures d'encre et de papier. À partir des années soixante, sa « Comédie Humaine » prendra de plus en plus des accents de maturité et, n'ayons pas peur des mots, de profondeur psychologique. Quelle évolution entre les mouvements très cahotiques, le travail quasi improvisé des premiers épisodes et plus tard, le découpage sophistiqué de récits comme *Tintin au Tibet* ou *Les Bijoux de la Castafiore* !

Que de différences entre le jeune Georges Remi de l'entre-deux-guerres, scout master jusqu'au bout du béret, royaliste et catholique psychorigide et l'homme mûr et sceptique des seventies, qui se passionne pour la peinture d'avant-garde, défend la révolution de mai 1968, admire les Pink Floyd, Reiser, Wolinski et dévore tous les ouvrages qu'il trouve à propos de la psychanalyse et des philosophies orientales !

CONCLUSION

Sous son apparente simplicité, l'œuvre d'Hergé est d'une incroyable richesse en références en tous genres et le domaine de la santé n'est pas en manque d'exemples, à chaque page ou presque, dans chaque aventure vécue par Tintin et ses amis, mais aussi, dans les autres séries que nous n'avons pas eu l'occasion d'évoquer dans cette trop brève présentation. Il est dès lors vivement conseillé de vous replonger dans les albums de Quick et Flupke ou dans ceux de Jo, Zette et Jocko, série encore trop méconnue et qui pourtant recèle d'abondantes perles graphiques et scénaristiques.

Rarement un dessinateur de bandes dessinées aura autant investi de lui-même dans son travail. Hergé a déclaré un jour: «Tintin, c'est moi». On serait bien tenté de le croire, tant la charge affective et psychologique de l'auteur se devine dans ses cases et ses bulles. Lorsqu'on met en perspective les événements de la vie d'Hergé, ses préoccupations, ses joies et ses peines avec les péripéties vécues par ses héros, on est frappé de voir à quel point la réalité et la fiction se rejoignent, se recoupent et s'éclairent mutuellement. Ce n'est pas un hasard si autant de psychanalystes, de psychologues, de sémiologues, de sociologues et de simples curieux se sont penchés sur un tel phénomène. Il ne faudrait cependant pas terminer par une note trop cérébrale cette petite réflexion qui, sans aucun doute, n'avait finalement qu'une seule ambition: celle de vous conduire illico presto à une [re]lecture assidue des tribulations du petit reporter à la houppe, l'indémodable Tintin!

DOMINIQUE MARICQ

CELA S'EST PASSÉ AU MUSÉE HERGÉ

Depuis notre numéro du mois de mai 2010, les événements se sont succédé au Musée Hergé; on peut même dire qu'ils se sont accumulés. Nous avons été obligés d'en faire le tri pour en retenir trois : le premier anniversaire du musée; la visite de l'auteur Anthony Horowitz et le 6e Marché aux puces Tintin, dont voici les images les plus mémorables.

DEUX ANNIVERSAIRES LE MÊME JOUR!

Le 22 mai reste une date très spéciale pour les amis de Tintin : en cette occasion, ils se souviennent de la naissance d'Hergé, le 22 mai 1907.

Cette année, le souvenir se mêlait à la joie de fêter la première année accomplie du fonctionnement de son musée.

Un musée en effervescence, puisque Madame l'ambassadeur de France avait tenu à rehausser de sa présence cette « multi-fête ».

« Multi », car c'est aussi le 22 mai que fut inaugurée l'exposition temporaire « Joost Swarte », l'artiste néerlandais qui scénarisa le Musée Hergé.

Au-dehors, deux ancêtres embarquaient des journalistes pour un tour « Hergé en Brabant wallon », imaginé par notre archiviste Dominique Maricq. Ce périple mène au travers des routes et villages que connaissait Hergé et dont il se servit comme décors pour les alentours de Moulinsart.

UNE VISITE TRÈS ROMANCÉE

Anthony Horowitz, l'écrivain anglais pour la jeunesse, a visité le Musée Hergé, le 8 juin 2010.

Anthony Horowitz, c'est *Alex Rider* [une série de romans, adaptés au cinéma], des scénarios des séries *Inspecteur Barnaby*, *La Guerre de Foyle*, *Hercule Poirot*, *Robin des Bois* et une extraordinaire imagination pour des romans, nouvelles et reportages de presse.

Sa vocation de romancier est née, lorsqu'il avait 9 ans, à la lecture du *Crabe aux pinces d'or*, que lui avait offert son père. « Aujourd'hui encore, nous a-t-il confié, je puise une partie de mon inspiration dans l'œuvre d'Hergé : par exemple, la simplicité et le minimalisme très élaboré du trait de ce dessinateur sont purement géniaux. Tout le monde peut se reconnaître dans cette apparente simplicité – ce qui explique, sans doute, que les nouvelles générations continuent à s'identifier à Tintin malgré ses 81 ans ! Cela m'a fait comprendre que mon éditeur ne devait jamais représenter graphiquement Alex Rider en couverture de mes livres… »

Anthony Horowitz a rencontré Madame Fanny Rodwell pour une discussion passionnante et passionnée sur l'œuvre d'Hergé.

MARCHÉ AUX PUCES, MARCHÉ AUX TROUVAILLES

La sixième édition du Marché aux puces Tintin s'est déroulée, le 17 juillet 2010, à Louvain-la-Neuve. Gros succès de foule pour cette manifestation, à l'ombre du Musée Hergé… et des arbres du Parc de la Source, nouvellement aménagé.

Les cinq premiers Marchés aux puces avaient pour cadre le Vieux Marché de Bruxelles, là où Tintin avait découvert une maquette de *La Licorne* qui devait l'envoyer au bout du monde et lui faire découvrir le château de Moulinsart [voir l'article à ce sujet dans ce numéro de *Hergé magazine*] !

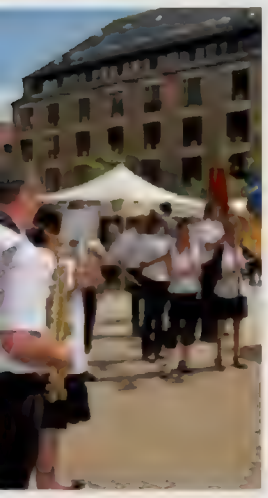
Le Bruxelles d'Hergé a subi des transformations en profondeur, tant plan architectural que dans les domaines socio-économiques et démographique. Le cadre de Louvain-la-Neuve s'imposait.

Avec l'amicale et l'efficace complicité des autorités d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, sous le soleil, les visiteurs ont pu passer un inoubliable samedi.

Outre la projection des deux films *Tintin et le Mystère de la Toison d'Or* et *Tintin et les Oranges bleues*, en présence de Jean-Pierre Talbot, le seul Tintin au cinéma, les promeneurs ont pu écouter la fanfare de Moulinsart.

Quelques mots d'explication. Les musiciens de cet orchestre appartiennent tous à la Philharmonie Royale Concordia, basée à Ottignies-Louvain-la-Neuve. Ce prestigieux ensemble a remporté de nombreux prix internationaux, sous la baguette de son directeur musical, M. Roland De Klippel.

En fait, la création de la fanfare remonte à 1862, sous le nom *Fanfare des amis réunis et de la concorde*. Plus d'infos : georgetwillems@hotmail.com



HARMONIE
DE
MOULINSART

À PROPOS DE JOOST SWARTE

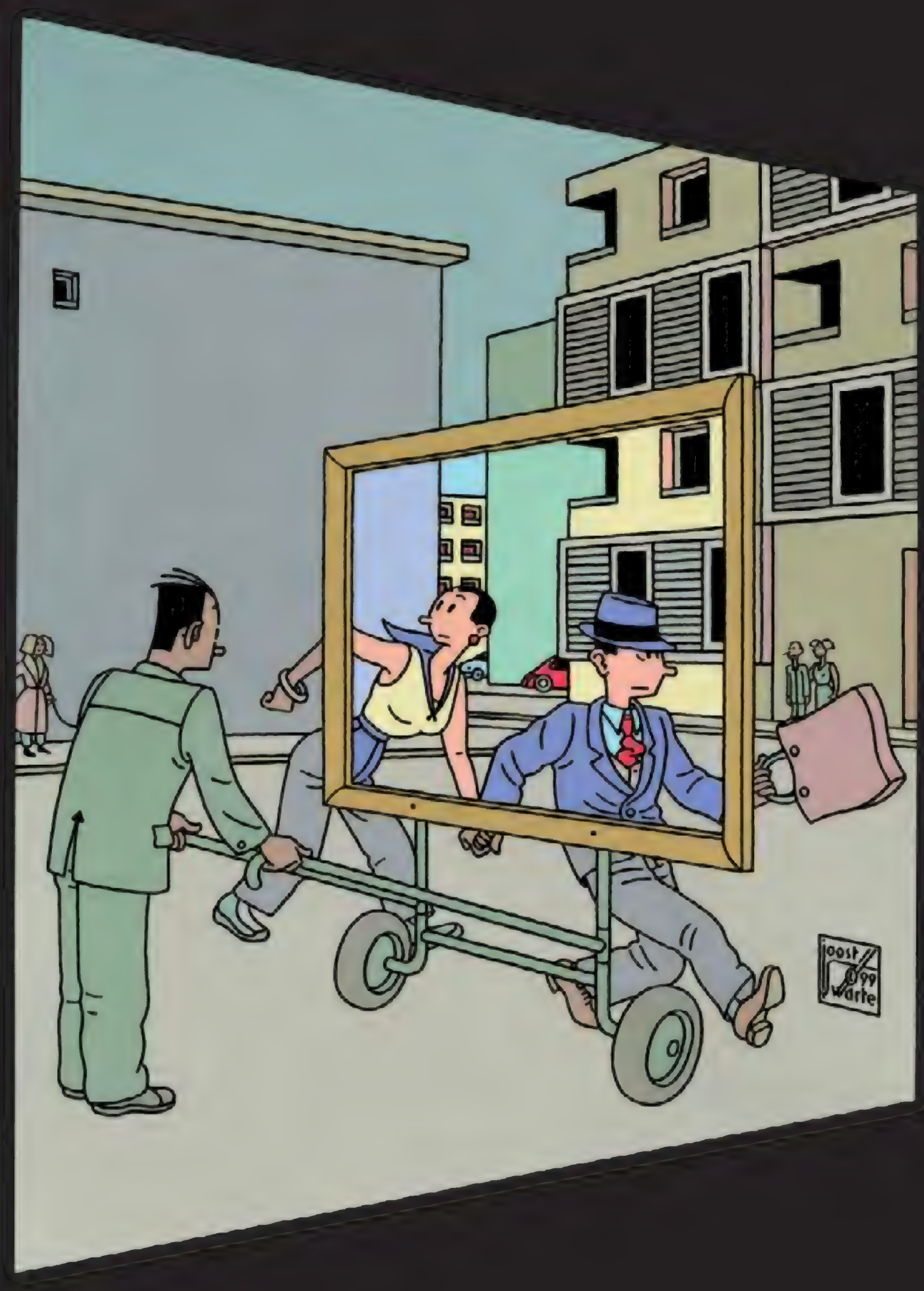
Né à Heemstede [Pays-Bas], le 24 décembre 1947, Joost Swarte, attiré dès l'adolescence par la peinture, fréquente l'atelier de l'artiste réaliste Roelof Klein. Ce dernier lui apprend, entre autres, à « savoir regarder, savoir utiliser ses yeux ». Joost est alors âgé de quinze ans.

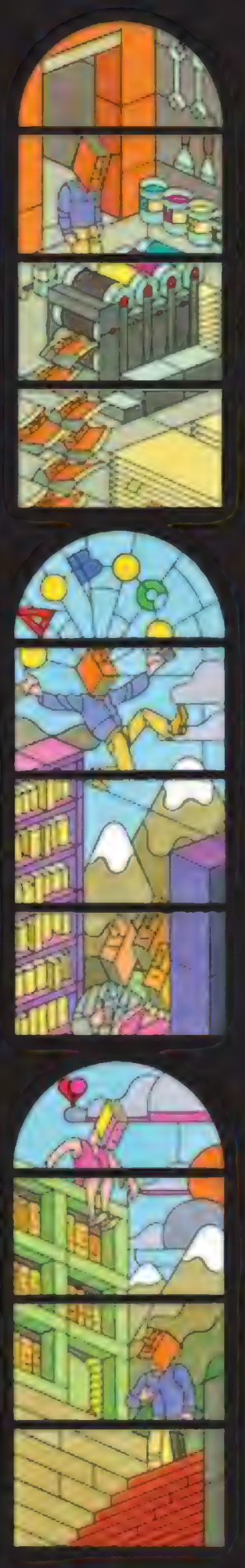
En suivant les cours, qui mêlent habilement les côtés techniques et artistiques de l'Academie Industriële Vormgeving d'Eindhoven [cursus de design industriel], il apprend les méthodes d'impression, la théorie des couleurs ou encore la charpenterie ! De sérieux acquis, dans lesquels il puisera pour nombre de ses réalisations futures.

Dans le même temps, il travaille sur ses premières planches de bande dessinée et est publié dès 1970. À partir de 1971, il travaille pour le célèbre magazine *Tante Leny presenteert*. Fin des années soixante-dix, il illustre régulièrement les couvertures et les suppléments du magazine d'information *Vrij Nederland* et travaille également pour le magazine belge *Humo*.

En 1980, Joost Swarte participe pour la première fois au Festival de la bande dessinée d'Angoulême. Il y glane une notoriété et une reconnaissance internationales.

Aujourd'hui, si Joost Swarte est surtout connu comme dessinateur et scénariste, il est aussi graphiste : il a réalisé de nombreuses pochettes de disques et affiches de concert, principalement dans le domaine du jazz.


poste
99
warte



Il a créé des vitraux. Son œuvre de verre décore des piscines ou des établissements publics. Pour le palais de justice d'Arnhem [Pays-Bas], il a conçu en 2004 un vitrail énorme de 100 m^2. Par ailleurs, Joost Swarte s'est frotté au design, créant du mobilier tout droit sorti de ses dessins, comme la fameuse table-carotte. En 1996, il présente son projet pour le nouveau théâtre De Toneelschuur, à Haarlem, qui sera inauguré en 2003. Toujours en architecture, il a conçu de A à Z une bibliothèque publique, logée dans le hall de l'hôtel Alphabet, aux Pays-Bas.

Joost Swarte a accompli de nombreux travaux sur d'autres supports, tels que timbres, sculptures, calendriers, ex-libris et logos… L'artiste, promoteur et acteur de la bande dessinée dans le monde, est cofondateur de la maison d'édition amstellodamoise Oog&Blik, spécialisée en publications de bandes dessinées et d'art graphique. Touche-tout de génie, Joost Swarte est bien ancré dans son temps : son univers est celui de l'urbanité, des machines, des relations citoyennes.

Mouvements, couleurs et rythmes animent toute sa création : celle-ci, très architecturée, recourt à la « ligne claire » pour son dessin. Cette caractéristique le situe dans la tradition dont Hergé fut l'un des initiateurs. Joost Swarte était donc tout désigné pour imaginer le scénario et participer à la scénographie du Musée Hergé.

Vous pouvez consulter un dossier complet, consacré à Joost Swarte, sur les sites **tintin.com** et **museeherge.com**

L'IMPARABLE LOGIQUE DE TRYPHON TOURNESOL

C'est bien connu : les grands vins ne se savourent pleinement qu'accompagnés de mets raffinés. Amateur de grands vins, Hergé les savourait donc dans les meilleurs restaurants de Bruxelles. En tête de ceux-ci, figuraient notamment la *Villa Lorraine* et le *Comme chez soi*.

Situé place Rouppe, à deux pas de la rue homonyme où s'installa l'Atelier Hergé en 1933, le Comme chez soi doit tout à son patron, Pierre Wynants. C'est en effet grâce à son exceptionnel talent de cuisinier que, dans le courant des années 1970, le restaurant s'imposa comme un haut lieu de la gastronomie franco-belge.

Au fil de ces mêmes années, Hergé se rendit souvent au *Comme chez soi*, tant à titre professionnel que privé. De déjeuner en dîner s'établit, entre le maître de la ligne claire et le maître-queux doublement étoilé, une relation quasiment amicale. Vint l'année 1976, au cours de laquelle allait être célébré le cinquantième anniversaire de la création, par le grand-père de Pierre Wynants, du *Comme chez soi*. À cette occasion, Hergé décida de témoigner sa sympathie et son admiration à Pierre Wynants en lui dédicaçant un dessin dans le Livre d'or de la maison.

Soucieux de laisser un dessin parfait dans ce livre précieux, Hergé demanda à Pierre Wynants de pouvoir le lui emprunter le temps nécessaire pour y mettre au net l'esquisse qu'il en avait déjà réalisée.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

MARDI
22.6.76
26./192-174

AUJOURD'HUI — Demain

Anniversaires, fêtes, cérémonies, foires... Penser

HEURE EXACTE

MATIN

Hergé avait soigneusement noté dans son agenda le jour à partir duquel il disposerait du Livre d'or de Pierre Wynants.

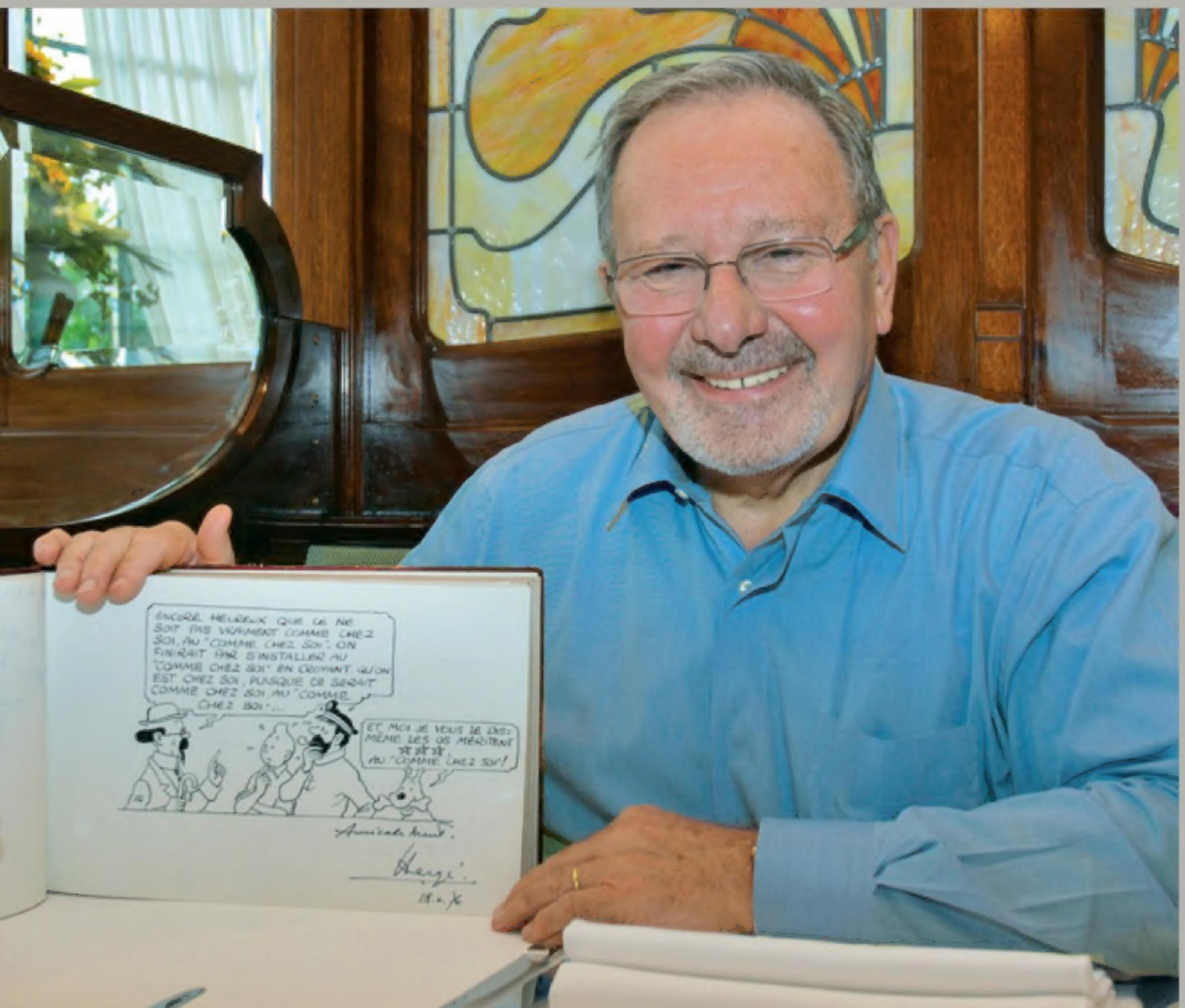
Pierre Wynants fut bien inspiré d'accéder à la demande d'Hergé puisque celui-ci le gratifia d'un dessin d'une très grande qualité graphique et, en outre, d'une irrésistible drôlerie. En effet, l'inénarable intervention que fait le professeur Tournesol à partir de l'appellation du restaurant vaut son pesant d'humour hergéen. Et il en va de même avec celle de Milou qui, soit dit en passant, anticipe de trois ans la troisième étoile octroyée au *Comme chez soi* par le guide Michelin.

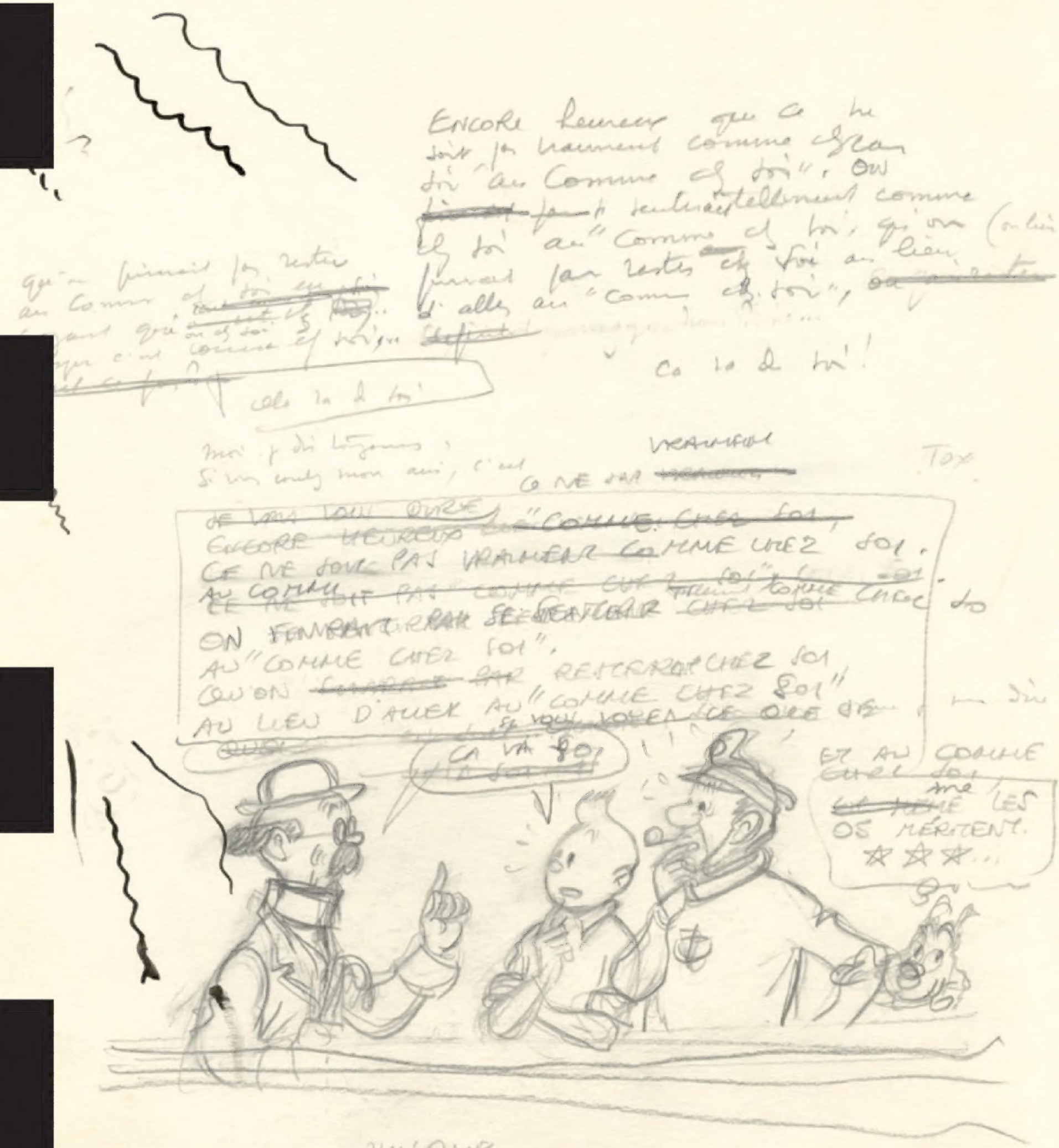
Aujourd'hui encore, Pierre Wynants s'émerveille et s'amuse de la splendide dédicace que lui a faite Hergé. Non sans une certaine émotion, cependant.

Merci à Pierre Wynants de l'aide qu'il a apportée à la réalisation de cet article.

BERNARD TORDEUR

Attablé dans la salle Horta de son restaurant, Pierre Wynants exhibe fièrement le dessin qu'Hergé lui a dédicacé.


ENCORE HEUREUX QUE CE NE SOIT PAS VRAIMENT COMME CHEZ SOI, AU "COMME CHEZ SOI", ON FINIRAIT PAR S'INSTALLER AU "COMME CHEZ SOI" EN OUBLIANT QU'ON EST CHEZ SOI, PUISQUE CE SERAIT COMME CHEZ SOI, AU "COMME CHEZ SOI"...
ET MOI JE VEUX LE DIRE: MÊME LES OS MÉRITENT ☆☆☆, AU "COMME CHEZ SOI"!
Amicalement.
Hergé.
18.6.76


ENCORE heureux que ça ne soit pas vraiment comme ça en "comme ça toi", ou soit pas seulement comme ça toi au "comme ça toi", qui va (ou bien) finir par rester ça toi au lieu d'aller au "comme ça toi",
ça va de soi !
ça va de soi
ET AU COMME CHEZ SOI ON FAIT LES OS MÉRITENT. ☆☆☆...
TOX.
DE VOUS VOUS OUBLIEZ
CE NE SONT PAS VRAIMENT COMME CHEZ SOI.
ON FINIRAIT PAR SE SENTIR
AU "COMME CHEZ SOI",
AU LIEU D'ALLER AU "COMME CHEZ SOI"
SI VOUS VOULEZ DE QUOI
JUSQU'AU

L'esquisse du dessin, où l'on notera que Tintin réplique au professeur Tournesol : « Ça va de soi ! »

HERGÉ
Une publication des Éditions Moulinsart
N° 8 septembre 2010

Rédaction
Coordination
Alain De Kuyssche & Marcel Wilmet
Collaboration
Alain De Kuyssche, Adelin Guyot,
Dominique Maricq, Bernard Tordeur,
Denis Van Langenaker, Marcel Wilmet

Direction artistique
Michel & Kate

Réalisation graphique
Jérôme Feller

Recherche et documentation
Jérôme Allard

Photographie
© Hergé - Moulinsart 2010

Relecture et correction
Patrick Vandersleyen

Éditeur responsable
Alain De Kuyssche

MOULINSART sa
STUDIOS HERGÉ asbl

Avenue Louise 162
B-1050 BRUXELLES
T. + 32 2 62 62 421
info@moulinsart.be

tintin.com

© HERGÉ - MOULINSART 2010

Sauf indication contraire, toutes les illustrations figurant dans ce numéro d'*Hergé* sont la propriété exclusive des Studios Hergé.

L'éditeur a fait les meilleurs efforts pour retrouver tous les titulaires des droits des illustrations reproduites dans cet ouvrage. Si certains n'avaient pas été contactés, qu'ils veuillent bien se faire connaître auprès des Éditions Moulinsart, 162 avenue Louise, B-1050 Bruxelles.